

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

NOTRE 18^e ANNEE



Etude sur l'hon. J.-I. Tarte.
Poésie de Rémi Tremblay, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 887

MONTREAL, 4 MAI 1901

5c LE No

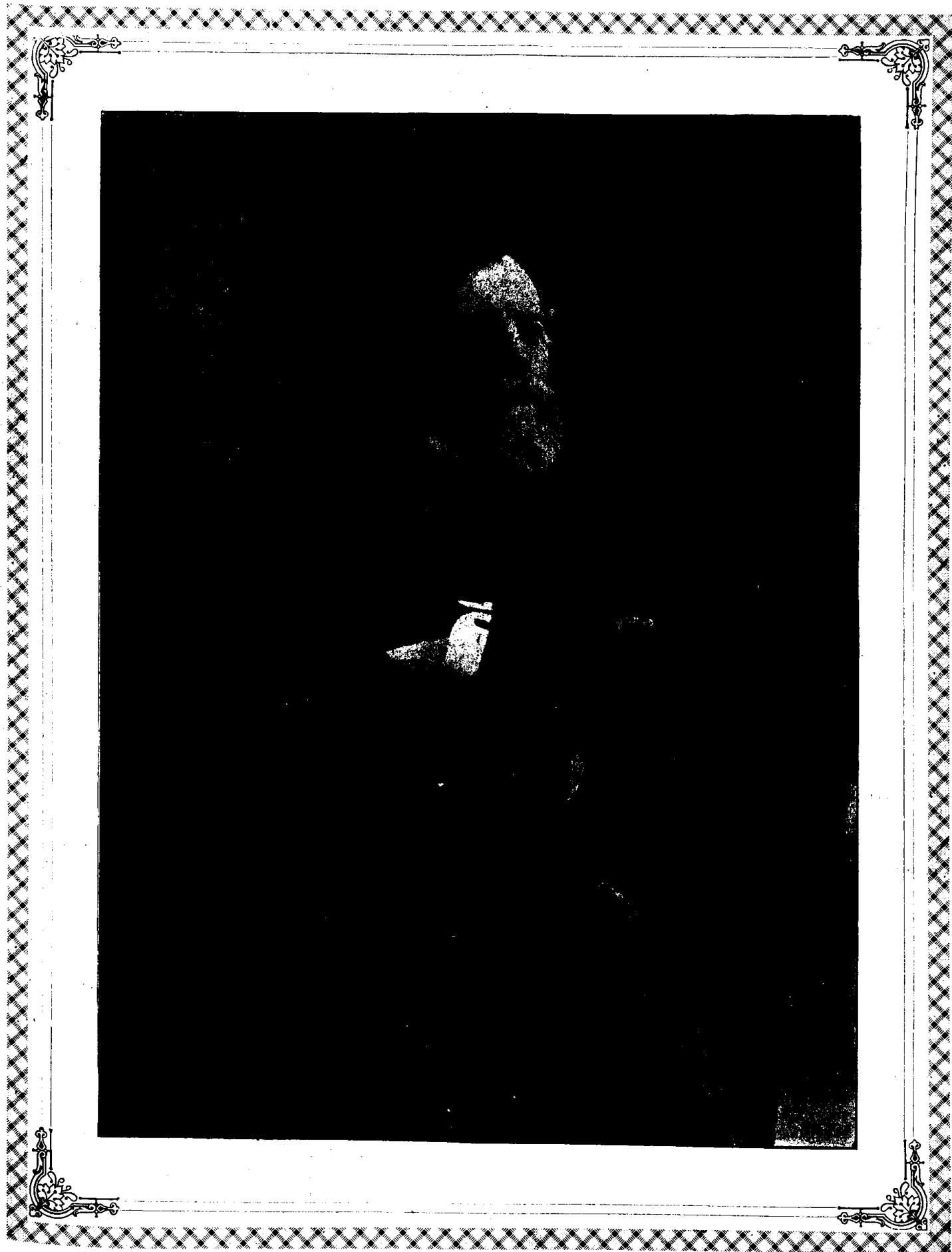


Photo Emile Lacas.

L'honorable J.-I. Tarte
Ministre des travaux publics de la Confédération

L'honorable J.-I. Tarte

Condenser en trois ou quatre petites colonnes une biographie de l'honorable J.-I. Tarte et un aperçu de sa carrière politique, c'est, on en conviendra, un cadre un peu restreint. Il faudrait, pour réussir dans cette entreprise, posséder la recette de certain écrivain qui se flattait de pouvoir résumer l'histoire romaine en cinquante lignes. Le lecteur ne devra donc s'attendre à trouver dans ce qui va suivre qu'un simple *memento* des faits les plus saillants auxquels s'est trouvé mêlé, depuis vingt-cinq ans, le Ministre des Travaux Publics du Dominion.

Ces faits, d'ailleurs, ont été si intimement liés à l'histoire de notre province et même du pays tout entier qu'ils s'identifient avec elle. L'homme qui voudrait reconstituer la chronique politique, nationale et religieuse du Canada, de 1875 à 1901, ne saurait trouver un titre mieux approprié que celui-ci qu'un cliché à la mode nous a rendu familier : *J.-I. Tarte et son temps*, de même qu'on a dit : "Papineau et son temps," "Bourdages et son temps," "Lafontaine et son temps."

Dans toutes les agitations, toutes les crises qui ont ému l'opinion publique canadienne, au cours de la période que je viens d'indiquer, M. Tarte a presque toujours été, soit un agent actif, soit un des acteurs principaux. Et disons, pour être justes, qu'il en a presque toujours été le bouc émissaire, que ça presque toujours été lui, la cible désignée aux traits des adversaires, car il s'est constamment tenu à l'avant-garde. C'est sur lui fort souvent, même, que ses chefs ont laissé pleuvoir les coups qui leur étaient destinés et qu'ils méritaient peut-être... Vous connaissez cette histoire des deux cochers qui se disputent : "Ah ! tu tapes sur mon bourgeois, hé bien, attends un peu, je vais taper sur le tien !"

* *

M. Tarte prit une place bien en évidence sur la scène politique vers 1872. En ces temps-là, le parti conservateur du district de Québec avait un roi fort autoritaire et fort exigeant, un journaliste formidablement armé du côté de l'intelligence et du savoir, écrivain éloquent, polémiste incomparable et avec cela, homme audacieux et retors, qui se nommait Joseph Cauchon. N'admettant pas la critique, ne supportant ni le blâme, ni les observations, agissant en tout et partout à sa guise, Cauchon tenait les inféodés à sa couleur dans une piteuse et périlleuse posture. Les conservateurs de Québec comprirent bientôt que la situation ne pouvait se prolonger, qu'en vue de la sauvegarde de leurs intérêts et de leurs dignités, ils devaient se débarrasser de cette encombrante dictature et ils se mirent à la recherche d'un champion. Ils le trouvèrent au fond de la petite paroisse de Saint-Lin, en la personne de M. Joseph-Israël Tarte.

Ce fut entre les deux journalistes, un duel mémorable qu'aucun des contemporains n'a oublié ; il y eut des passes d'armes superbes ; il y fut donné et reçu des coups formidables qui firent l'admiration de la galerie ; finalement le nouveau venu terrassa le vétéran et le parti conservateur du district de Québec put respirer.

Mais M. Tarte une fois descendu dans l'arène ne devait plus se reposer, sa bonne lance n'eut pas le temps de se rouiller après cette joute glorieuse, car, en somme, c'était dans le camp opposé, chez les Rouges que se trouvaient les ennemis véritables et qu'il fallait fériser d'estoc et de taille. Ceux-ci étaient principalement représentés alors, dans le district de Québec, par un politicien qu'on a eu le tort d'oublier un champion luttant possédant de grandes qualités de polémiste, fougueux, ardent, combatif au suprême degré, et qui se nommait Pitre Tremblay. Il s'agissait tout d'abord de conquérir le comté de Charlevoix dont Tremblay était le député aux Communes, de priver du même coup les libéraux d'un de leurs

meilleurs hommes et d'assurer un siège à ce pauvre sir Hector Langevin. M. Tarte se mit immédiatement en campagne et Charlevoix fut enlevé au moyen de brillantes manœuvres qui assurèrent à celui qui les avait conçues et dirigées la réputation d'être le premier organisateur électoral du pays.

C'est à cette occasion que prit naissance la question épineuse de l'influence illégale du clergé, en matière politique, qu'on a désignée sous le nom baroque d'influence *indue*. Dans le *Canadien*, dont il était alors le rédacteur en chef, M. Tarte prit la question corps à corps et la discuta avec une science de légiste, d'écrivain politique, de théologien qui fit l'admiration de ses adversaires les plus violents eux mêmes.

Troisième travail d'Hercule : La campagne en faveur de la protection, dans laquelle M. Tarte se montra économiste pratique, sagace et érudit. Il y fut d'autant plus redoutable qu'il possédait d'une façon tout simplement merveilleuse l'art de rendre limpide comme de l'eau de roche, pour le gros public, les questions les plus compliquées et les plus abstraites. Aussi, grâce aux efforts du *Canadien*, grâce à l'organisation électorale dont M. Tarte fut l'âme et le muscle, le 17 septembre 1878, amena-t-il une défaite épouvantable pour les libéraux dans le district de Québec. M. Tarte fut proclamé unanimement le Carnot du parti conservateur, l'*organisateur de la victoire*.

Je suis forcé, faute d'espace, de passer sous silence cent autres exploits mémorables et j'arrive à un quatrième combat épique auquel prit la principale part le rédacteur du *Canadien* : le lieutenant-gouverneur Letellier de Saint-Just avait renvoyé d'office le gouvernement Boucherville-Angers. M. Chapleau résolut d'obtenir la démission de Letellier. Tout s'y opposait, le marquis de Lorne, gouverneur général, n'en voulait pas entendre parler, le premier ministre du Dominion, sir John MacDonald résistait au moyen de mille subterfuges ; les docteurs en droit constitutionnel abusèrent du *distinguo* et fendaient des cheveux en quatre. On décida, cependant, d'emporter le morceau coûte que coûte. M. Tarte fut appelé à la rescousse, et c'est lui, chacun le sait aujourd'hui, qui suggéra à Chapleau l'argument probant et définitif, la *trouaille* devant laquelle capitulèrent les gros bonnets d'Ottawa.

Rappelons en passant que Chapleau se trouva le deuxième chef politique que M. Tarte—qui pourrait presque être comparé à Warwick, le faiseur de rois—remit à cheval. Sir Hector Langevin avait été le premier.

Sir Hector ne s'est jamais ruiné que je sache à se rappeler ce bienfait ; quant à Chapleau, il n'eut rien de plus pressé que de ne pas offrir à M. Tarte, alors député de Bonaventure, le portefeuille de ministre que celui-ci était justifiable d'attendre.

Vint la vente du chemin de fer du nord sur laquelle je n'insisterai pas ; M. Tarte la combattit en véritable Titan. Les malins assurent qu'elle ne se fit qu'au prix de tactiques dont le secret n'aurait été gardé jusqu'à ce jour que grâce à cet esprit de solidarité qui anime les partisans politiques dont le sort commun est en jeu.

M. Tarte avait sauvé sir Hector Langevin et sir Adolphe Chapleau, restait un autre chef qui lui était redevable de beaucoup de bons offices, mais auquel il n'avait pas encore rendu ce service suprême que j'appelle "le sauvetage."

C'était après l'exécution de Louis Riel. Je n'entrerai pas dans les détails de ce douloureux épisode de notre histoire et ne chercherai pas à le juger ; j'en signalerai seulement les résultats au point de vue des conservateurs : Québec—ville et district—était en ébullition ; l'agitation prenait des proportions débordantes et il semblait que rien ne pourrait conjurer un désastre pour le parti alors au pouvoir. Il fallait donc, non pas chercher à enrayer le mouvement, ce qui eût été maladroit, mais préparer habilement, insensiblement,

lentement, une réaction dans l'opinion publique. M. Tarte fut encore l'homme de la situation. Procédant avec une souplesse incomparable, il administra calmants sur calmants, d'après ce que j'appellerai la méthode dosimétrique, et, en moins d'un mois, transforma en accalmie un cyclone formidable, ramena dans l'œuf les grandes aspirations du parti national à Québec, et renvoya à Ottawa sir Adolphe Caron en qualité de ministre et de chef de sa section. Et de trois !

Rappelons pour mémoire le loyal concours que M. Tarte donna à Mercier, quand celui-ci, se débarrassant des mailles étroites du parti, sembla aspirer à devenir un second Cartier ; sa fidélité à sir John MacDonald qu'il admirait et dont il était hautement apprécié ; sa redoutable campagne contre le McGrewisme, etc., etc. Rappelons encore la grande faveur dans laquelle il fut toujours vis-à-vis du public. En effet, il obtint un mandat politique chaque fois qu'il le demanda.

On le voit, dans ce qui précède, il n'a aucunement été tenu compte de la question *Rouge et Bleu*. L'auteur de cet article est depuis longtemps blasé sur ces choses et n'a, heureusement, rien à demander aux partis politiques qu'il juge selon leur mérite et non sur leur panache.

Avant d'avoir le droit de s'occuper uniquement du pays tout entier, il semble qu'un politicien de chez nous soit tenu tout d'abord de donner des arrhes, de s'affilier à un parti et de le défendre envers et contre tous. Et puis ensuite, on trouve exquis, au point de vue esthétique, la persévérance inflexible, une orientation toujours la même, l'intransigeance aveugle. Mais, disons-le, ni le perfectionnement, ni le progrès ne sont basés sur l'immutabilité et l'horreur de toute déviation. En réalité, qui saurait bien définir quelles idées, quels principes séparent les Rouges des Bleus dans le Dominion canadien ?

M. Tarte a combattu en forcené pour les Bleus ; ça été pour lui, homme essentiellement combatif, une manière, dirai-je, de jeter sa gourme. Il s'est agité dans le danger ; il a appris au contact des hommes et des foules à juger sainement, à apprécier, à voir de loin.

Depuis trois ans, pour moi du moins, il a conquis le droit d'être mis au nombre de ces hommes politiques auxquels on peut songer sans que l'idée de la couleur nous vienne à l'esprit, et, je vous avoue qu'il me paraît absolument impossible de concevoir, à l'heure présente, un ministre libéral ou conservateur dont M. Tarte ne ferait pas partie. Car en dehors et au-dessus des questions passionnantes et sentimentales, il y a la grande question de notre avenir économique, de nos intérêts agricoles, industriels ou commerciaux, de l'exploitation de nos ressources de tous genres. Qui, en un espace de temps aussi limité, a fait plus que M. Tarte en vue de ces intérêts ? Qui plus que lui s'est voué cœur et âme aux entreprises d'utilité nationale ; qui a mis au service de ces entreprises tant d'idées géniales, autant d'esprit de suite, autant d'énergie et d'initiative ?

Qu'il me suffise de mentionner l'admirable projet de faire du Saint-Laurent la voie destinée à mettre en communication les greniers de l'Ouest avec les marchés européens, d'en faire une voie sans rivale. Qu'on veuille l'admettre ou non, M. Tarte est l'émule de ces hommes d'Etat à qui nous devons notre système de canaux et nos premiers chemins de fer. Il présente à continuer et compléter leur œuvre, et ce qu'il va faire il le fera, car, qui dit Tarte dit volonté, énergie et succès.

Devant l'œuvre qu'il a déjà accomplie, il fait plaisir d'entendre, au sujet de sa personnalité, évoquer les mots *Rouge et Bleu*. L'ex-président des Etats-Unis, Cleveland, désirent avoir pour secrétaire d'Etat *the best man in the land*, le prit chez les Républicains : le juge Gresham ; et l'opinion publique tout entière le prouva. Un parti perdait un homme, mais le pays gagnait un serviteur d'élite.

Une élection générale a passé l'éponge sur quelques griefs que des libéraux formulaient contre M. Tarte. L'honorable ministre s'est remis à la besogne, insensiblement,

deux
prop
siais
son r
de pe
surg
ratio
sant
rech
admi
vers
net :

A
tefeu
la be
que
d'il y
qu'ar
sans
fouill
moye
de m
meins
l'hist
que
Le
de la
dà le
l'Esp
mais
les p
mans
ache
teure
d'ins
M.
cane
plus
jusq
ou de
ne o
mid
l'ome
cach
So
hoch
hann
lar le
Et c'
que
gran
men
trait
sio
Al
miq
Dans
dal ?
avec
jour
quasi
on n
jour
s'agi
d'alo
nom
marg
ragp
La
dans
une
angl
gic,
fame
desq
est r
Je
text
vary

LE RENOUVEAU

*La neige a disparu ; le printemps va renaître ;
Le souffle du zéphyr agite les roseaux.
Au doux soleil d'avril j'entr'ouvre ma fenêtre
Et j'assiste au concert donné par les oiseaux.
De ces chœurs ailés la musique enivrante,
Prélude harmonieux de l'éclosion des fleurs,
Semble un joyeux appel à la brise odorante :
Le "Sésame, ouvre-toi" des riantes couleurs.*

*La nature était morte, et la sève engourdie
Ne monte pas encore au front du chêne altier ;
Mais le ruisseau revoit sa rive reverdie
Et de tendres bourgeons décorent l'églantier.
Lent à poindre, mais vif en ses métamorphoses,
Notre printemps, à peine au sortir de l'hiver,
Étale à nos regards ses lilas et ses roses
Et parseme de fleurs son moelleux tapis vert.*

*Brusque transition, mais réveil agréable
De la sève qui bout et reprend son essor !
Du rajeunissement la source intarissable
Se gonfle, et l'appareil détend son grand ressort.
C'est le sang qui bouillonne, affluent vers l'artère ;
C'est le perpétuel, l'incessant renouveau :
C'est Dieu, manifestant l'inscrutable mystère
Du grand poème issu de son divin cerveau.*

REMI TREMBLAY.



après être entré au *Canadien* où il signait Charles Quesnault :

" M. Tarte est doublement étonnant ; il peut parler de tout et écrire sur tout avec une sûreté et une correction que vous ne trouveriez pas à Paris chez des écrivains dont la renommée est nationale. Je le vois ici, le jour, le soir il est au parlement, il nous revient au *Canadien* la nuit... Oh et quand peut-il tout lire ? car, il lit tout."

Soyez assuré que c'est avec impatience que je convoite les doux moments, que vous laissez vos nombreuses occupations, et durant lesquels votre bonté me permet d'aller chercher près de vous le mot qui console, l'espérance qui soutient. Merci de votre accueil madame et quoiqu'on en dire vous avez prouvé qu'il s'est trouvé une actrice qui avait un cœur capable d'aimer et de se dévouer.

ANNA B.

Montréal, 20 avril, 1901.

L'AMITIÉ

dédié à Mme Emma Bouzell.

Avez-vous jamais bien compris ce qu'il y a de grand et de doux dans ce petit mot l'Amitié.

L'Amitié c'est une fleur qui entrouvre son calice sous le zéphyr de la reconnaissance qui épanouit sa corolle sous l'humidité d'un baiser qui répand son parfum sous la chaleur d'une caresse. L'Amitié c'est le rayon de soleil, c'est le sourire du cœur, c'est la fleur qui se trouve sur le chemin épineux du deuil et de l'abandon.

Il est certains jours où nos lèvres viennent s'abreuver au calice mystérieux du sacrifice et de la souffrance, de ces heures où le soupir lui-même ne suffit pas au cœur ulcéré à qui il faudrait un être pour recevoir le trop plein d'amertume qui l'inonde, de ces instants où l'Orpheline se trouve en face d'un foyer vide et désert, sans un être fidèle sur qui elle peut compter dans la joie et dans le chagrin.

Oh ! alors, elle sait apprécier l'harmonieuse de cette lyre céleste qui chante au cœur affligé : Amié, inclinez-vous, c'est l'amitié qui passe. Oui elle courbe le front sous cette brise caressante, elle passe avec affusion la main amie qui se tend vers elle, et elle écoute ravie la voie sympathique qui éveille en son cœur l'Espérance.

Cette voix, c'est le trille amoureux de l'Amitié, c'est votre voix artiste aimée, autant qu'admiration et qui allez seulement sous vos pas un nuage d'encens, mais les bravos enthousiasmes de votre auditoire, n'ont pu éteindre en vous le sentiment de générosité sublime et de charité qui vous fait oublier vos triomphes pour consoler le malheureux et l'orpheline à qui vous avez ouvert et votre cœur, et votre foyer.

ERRATA

Dans notre dernier numéro, la poésie de M. Albert Lozeau : *Pleurs perdus*, ayant été publiée sans avoir été soumise au correcteur d'épreuves, il s'y rencontre des fautes *iroquoises* que nous nous empressons de signaler :

- 2e quatrain : Et je les cueillerai ces fleurs ;
- 4e " *Lys* embaumés et blanches roses ;
- 5e " *Amantes* ;
- 6e " Sous les flammes de sa *prunelle* ;
- 6e " *Jouissances d'extase éternelle* ;
- 7e " *Bruissent-ils* de tendres choses.

NOS GRAVURES

Les deux magnifiques tableaux du peintre distingué, M. J. Mirallès-Darmanin ont remporté un légitime succès au dernier salon.

Ils nous font connaître, sous deux aspects différents, l'un joyeux et l'autre triste, la vie d'un monde spécial : les saltimbanques.

D'un côté nous voyons les acrobates réunis après une séance, tout joyeux d'avoir fait une bonne recette. Aussi s'empresse-t-on de déguster un petit verre de vin. La joie règne.

De l'autre, les pauvres acteurs sont consternés par un accident. Un faux mouvement durant la voltige et le malheur est arrivé. L'étoile de la troupe gît sans connaissance sur un lit fait à la hâte, pendant que le médecin tâte le pouls et que la foule anxieuse cherche à se rendre compte de la gravité de la situation.

L'effet est saisissant et ne saurait manquer d'impressionner nos lecteurs.

deux d'attaches politiques et n'ayant qu'un but : la prospérité du pays. Va-t-il lui falloir encore, pour satisfaire certaines exigences, négliger les travaux de son ministère pour discuter de mesquines questions de patronage ? Lui faudra-t-il, après deux victoires auxquelles il a tant contribué, s'excuser de sa collaboration avec Sir Wilfrid, se dire infiniment reconnaissant de ce qu'on veuille bien accepter ses études, ses recherches, ses plans que les Américains eux-mêmes admirent et redoutent ? Faudra-t-il que, parodiant le vers de Scribe, il fasse graver sur la porte de son cabinet : *Vous qui passez, merci ! Je vous le dois peut-être ?*

A venir jusqu'au moment où on lui a confié le portefeuille des travaux publics du Dominion, c'est dans la besogne ingrate du journalisme, nous l'avons vu, que M. Tarte a fait sa marque. Or, le journalisme d'il y a dix et quinze ans usait son homme plus vite qu'aujourd'hui. Il fallait être sans cesse sur la brèche, sans cesse payer de sa personne, s'attendre à voir fouiller son passé, décrire sa vie privée, calomnier les membres de sa famille, etc. Les jeunes gazetiers de notre époque, soit dit en passant, sont beaucoup moins combatifs que leur aînés ; la polémique journalistique a gagné en tenue, si elle a perdu en pittoresque et en effet dramatique.

Les gens qui s'étonnent de l'immense pouvoir de de labour du ministre des travaux publics, auraient dû le voir à l'œuvre comme journaliste, menant dix campagnes à la fois, dans le *Canadien* la nuit et dans l'*Evening*, le jour ; écrivant au galop, sans effort, sans défaillance de mémoire, des articles sur les thèmes les plus ardu, jonglant avec les chiffres et les dates, sans jamais commettre une erreur ; puis, sa besogne achevée venant en aide à ses plus humbles collaborateurs arrêtés en face d'une difficulté, ou en disette d'inspiration.

M. Tarte est à coup sûr, celui de nos journalistes canadiens qui a le plus produit et qui a abordé le plus de questions, à partir de la littérature courante jusqu'aux problèmes complexes de l'économie sociale ou de la politique étrangère. Et d'un autre côté, je ne crois pas qu'il y ait dans son œuvre, qui est formidable, un seul article pour la *frime* et destiné seulement à tenir de la place, un seul qui ne porte point le cachet du maître.

Son style est à la fois nerveux et limpide, saccadé haéché parfois, mais toujours sobre et surtout jamais banal. Le Père Bonhours disait que pour bien parler le français il ne faut pas vouloir trop bien parler. Et c'est parce qu'elle n'est ni précieuse, ni recherchée que la prose de M. Tarte possède uniformément un grand caractère de beauté, quelle que soit la véhémence de l'argumentation, l'acuité de l'ironie, l'abstrait de la dissertation ou la délicatesse de la fantaisie.

Ah ! qui nous rendra ces belles et puissantes polémiques où s'entrechoquaient les plumes de Tarte, de Danegreau, de Pitre Tremblay, de De Celles, de Trudel ? Car, après tout, le journalisme de ce temps-là, avec toutes ses épines, était bien supérieur à celui de nos jours ; on lui demandait des invectives souvent, mais, sans, éloquence, documentation et qualité ; aujourd'hui on ne lui demande que longueur et quantité. C'est toujours la soif de personnalités de l'éternel *populo* qu'il s'agit de satisfaire ; les injures et les " éreintements " d'alors étaient parfois cruels ; les portraits des innombrables octogénaires, retour des noces d'or, des marguilliers de la paroisse de XXX, etc., etc., et la biographie universelle d'aujourd'hui sont si ridicules !

Là où M. Tarte se montrait surtout admirable, et dans la forme et dans le fond, c'est quand il abordait une question touchant à notre race. Même en langue anglaise, il savait conserver ses fortes qualités d'énergie, de concision, de méthode et de style. Lisez ses fameuses lettres au *Toronto Mail*, lettres à la suite desquelles on lui décerna là-bas le qualificatif qui lui est resté : *The plucky Tarte*.

Je ne veux pas terminer sans vous citer, à peu près textuellement, ces paroles que me disait Charles Savary qui se connaissait en hommes, quelques semaines

A. M. ANDREW CARNEGIE

SUR LE DON DE CENT MILLE DOLLARS QU'IL VIENT DE FAIRE A LA VILLE D'OTTAWA POUR LA FONDATION D'UNE BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE

Comme l'aigle, planant sur les plus hauts sommets,
Fixe l'ardent soleil, et ne répond jamais
Aux cris du paon rempli de stupide insolence,
Le poète inspiré, dominant tous les fronts,
Dans son vol glorieux, dédaigne les affronts
Que lui jette parfois une sottise opulente.

Il dédaigne le faste outrageant du vantard,
Qui rendu tout puissant par l'aveugle hasard,
Effeuille à pleines mains l'arbre de sa fortune ;
Mais, du pur idéal gardant le pur trésor,
Il sent contre le riche, à genoux devant l'or,
Tressaillir dans son âme une sainte rancune.

Avec l'ardeur du feu sacré, dont son vers luit,
Il haïra toujours le frère de celui
Qui jadis resta sourd aux plaintes de Lazare,
Et, du culte des gains dévoilant les hideurs,
Comme le Christ chassait du Temple les vendeurs,
Il voudrait châtier à coups de fouet l'avare.

Mais de même qu'en lui frémit un saint courroux
Contre ceux que l'argent fait tomber à genoux,
Contre tous ceux qu'il voit ramper au pied des trônes,
De même il se sent naître un vaste amour au cœur,
Pour le riche qui fait humble triomphateur,
Sur les vaincus du sort pleuvoir des flots d'aumônes.

Au-dessus du savant, au-dessus du guerrier,
Au-dessus de l'artiste, au-dessus du laurier
Qui couronne le front où le génie éclate,
Le poète aperçoit ce généreux esprit,
Qui, dans un pauvre aimant un autre Jésus-Christ,
Verse à ses pieds son or ainsi qu'un aromate.

Hélas ! Celui qui fait couler son or à flots
Pour apaiser la faim, supprimer les sanglots,
Est un heureux bien rare à l'époque où nous sommes ;
Une fatale angouisse étirent tous les cerveaux,
Et l'aveuglant soleil des grands progrès nouveaux
Semble pétrifier le cœur de tous les hommes.

Presque toujours le riche est un triste insensé.
Il ne plonge jamais son oeil dans le passé,
De l'avenir jamais il ne lève les voiles ;
Rien de grand sous le ciel ne l'enflamme, et pour lui
Les fleurs de la pensée exhalent de l'ennui,
Les champs sont sans parfums et les cieux sans étoiles.

Où l'on croit écouter, en foulant les prés verts,
La respiration de l'immense univers,
Lui n'entend que le cri du grillon dans les herbes,
Où l'on voit ondoyer une mer d'épis blonds,
Lui calcule en secret, courbé sur les sillons,
Combien ses grands blés mûrs devront donner de gerbes...

Et, sourd à l'harmonie ainsi qu'à la pitié,
Insensible aux appels de la sainte amitié,
Ne sachant même pas que plus d'un sot l'envie,
De ses rêves défunte semblant porter le deuil,
Sans loisirs, sans gaité, sans honneur, sans orgueil,
Comme un loup dans sa cage il tourne dans la vie.

Et, tandis que ce fou marche comme ployé
Sous le poids du mépris, taciturne, ennuyé,
Croyant lire partout quelques sombres présages,
Le riche qui voit Christ dans un pauvre souffrant,
Et lui verse son or comme un baume odorant,
A la félicité dont jouissent les sages.

Ottawa, avril 1901.

W. CHAPMAN

POÉSIE DES CHOSES

Pierre L'Ermite dont le nom est dans toutes les bouches,
depuis que son délicieux roman *La grande amie* a été couronné par l'Académie, vient de publier un charmant volume de quarante-et-une nouvelles plutôt ironiques, mais écrites en sa manière admirable. Chacune d'elles renferme une toute petite leçon à peine apparente, mais qui laisse son impression néanmoins. Ce volume qui compte 401 pages, est fort bien illustré, moral et mérite de prendre place dans toutes les bibliothèques de famille. Nous en extrayons la savoureuse page suivante. (*)

Ma petite Maria,

Depuis que j'ai appris la grosse... grosse nouvelle,
ma cervelle pense toujours à toi. Hier, c'était le cœur

Oui, le riche qui songe au sort de l'indigent,
Et qui, pour l'adoucir, prodigue son argent,
Est un heureux aussi vénérable que rare,
Et son nom, d'un reflet sublime environné.
Devrait, sur nos frontons à jamais buriné,
Avoir l'éternité du bronze et du carrare.

Oui, la gloire sourit à ce consolateur ;
Mais des puissants à qui l'or donne le bonheur,
Et que la charité de sa flamme enveloppe,
Pas un seul n'a jamais plus que toi mérité
De ceindre le bandeau de l'immortalité,
O modeste penseur ! ô noble philanthrope !

En partageant avec les humbles tes trésors,
Tu fais pour ton pays ainsi que pour nos bords
Ce que nul n'a tenté dans notre âge servile,
Car tu viens enseigner aux favoris du sort
Qu'ils ne peuvent garder leurs biens jusqu'à la mort,
Prêcher au nouveau siècle un nouvel évangile.

Car tes dons sans rivaux, distribués partout,
Calmeront, j'en suis sûr, le sourd ferment qui bout
Dans les masses du peuple impatient qui souffre,
Uniront d'un lien aussi fort que loyal
Le modeste travail et le fier capital,
Depuis de si longs jours séparés par un gouffre.

Aspirant au repos, tu n'attaches ton cœur
Qu'aux choses où l'idée a mis son sceau vainqueur,
Qu'aux choses qui devront éternellement vivre,
Et, pour faire chérir, comme tu les chéris,
Des Immortels auteurs les immortels écrits,
Sur les deux continents tu prodigues le livre.

Le livre ! c'est l'ami qui ne trahit jamais,
C'est le guide qui fait gravir tous les sommets,
Le conseiller muet dont la sagesse étonne ;
C'est un baume du cœur, c'est le pain de l'esprit,
Le seul vin du reclus, le seul vin du proscrit,
Le flambeau sans lequel l'homme hésite et tâtonne.

C'est l'apôtre enseignant la jeune humanité,
Le champion du droit et de la liberté,
La torche radieuse éclairant chaque rive,
Le fil que le marcheur tient dans sa main la nuit,
Un des rayons divins qui dissipent l'ennui,
Dans le désert des jours, c'est la source d'eau vive.

C'est le chêne feuillu, le bel arbre vermeil,
Où, pour se reposer des ardeurs du soleil,
Chacun s'en vient s'asseoir, jeune ou vieux, mère ou vierge ;
C'est le levier puissant qui doit tout soulever,
C'est le mât sur lequel peut encor se sauver
Les naufragés du sort que le doute submerge.

D'un royaume idéal le livre te fait roi,
Et les cœurs aujourd'hui tressaillent tous pour toi,
Et l'astre de ta gloire incessamment s'élève,
Mêlant ses rayons d'or aux constellations
Qu'allument dans leur ciel les grandes nations
Avec les mille éclairs de la plume et du glaive.

Les penseurs étonnés, les bardes éblouis,
Proclameront toujours tes bienfaits inouis,
Et nous te garderons une reconnaissance
Qu'aucun effort du temps ne pourra délier,
Large comme ton cœur, forte comme l'acier
Qui créa ta richesse et ta toute-puissance.

seulement ; maintenant, c'est tout " moi " qui est là,
autour de ton âme, et qui prie pendant ces grands
jours.

Alors, tu te maries ? Maria, mariée !... Je ne me
figure pas encore très bien cela, et pas plus tard
qu'hier, mon austère époux me regardait d'un air in-
quiet, en me voyant éclater de rire entre deux cuille-
rées de potage.

— Qu'as-tu... ?

— Rien.

— Mais encore... ?

— Je pense à Maria !...

— Que veux-tu, ma mignonne ? Je t'ai connue en
robe courte, en grand chapeau rond ; je t'ai vue
grimper dans mes cerisiers, mettre mon chat dans le
piano, et je ne me figure pas Maria en grave madame,

vérifiant le carnet de son blanchisseur et discutant
gravement un menu avec sa cuisinière.

Mais tu es une petite rouée ; bec et ongles te pous-
seront vite et Monsieur ton époux n'aura qu'à se bien
tenir !

Maintenant, autre chose.

* * *

Quand on se marie, on débarque tous ses amis : le
soleil se lève ; disparaissent, étoiles !... Je voudrais
bien, pourtant, que tu me fasses une petite place à
fond de cale... un petit coin d'où tu ne me jettes pas
au fil de l'eau de ton existence...

Un moyen de me rassurer, c'est de t'offrir un petit
souvenir... qui fixe le tien.

Que désires-tu ?

De l'utile ?... Un sac de pommes de terre ?... Une
caisse de haricots ? C'est toujours bon, ça, dans un
ménage !

Du demi-utile ? Une garniture de cheminée ?... Un
tapis, un lustre ?

Du bibelot ? Un bronze ? Une table-gigogne, un
vide-poche ?

Parle, et tu seras obéie. Tire sur ma bourse dans
les environs de mille francs. Que ne puis-je, chère
petite aimée, t'envoyer le bonheur comme cadeau de
noces, et le déposer pour toujours dans ta vaporeuse
corbeille de fiancée !

Mais le bon Dieu ne m'a pas faite assez puissante !
Sans cela, j'en signerais éperdument la donation sur
ton front, dans le baiser d'adieu que je te donnerai au
grand jour !

Allons, à bientôt ! Griffonne un mot de réponse à
ta vieille tante. Tes lettres sont comme de gais rayons
de printemps au milieu de mon automne. Garde-moi
toujours mon petit coin : il n'y a pas de cœur où il n'y
ait qu'une place, et Dieu est avec ceux qui aiment.

RENÉE.

P.-S.—Dis-moi la couleur de tes demoiselles d'hon-
neur, afin que ma fille ne soit pas à répétition.

Ma bonne tante,

* * *

Non !

Pas de pommes de terre ! Ce n'est pas l'époque.
En octobre ou en novembre, je vous en reparlerai.

Pour le moment, je suis à la tête de quatre services
à thé, de cinq services à dessert, de huit verres d'eau,
de quatorze potiches, de quatre paires de couteaux à
découper, de trois palmiers, etc... Je mets tout cela
en réserve pour les mariages de mes amies.

Vous êtes un ange de me consulter ainsi ; à la
bonne heure ! Voilà qui est intelligent et pratique, et
vous n'avez pas l'air de vous débarrasser du cadeau et
de la mariée en deux temps et trois mouvements !...
Je vais parler simplement : donnez-moi de l'argen-
terie.

Je ne vous en mets pas plus long !

Je suis accablée, il faut que je réponde à tout, à
ceci, à cela !... et patati et patata !... Soyez tranquille,
vous avez dans mon cœur un fauteuil réservé... pas le
un. Ah ! non ! Le un a des moustaches exquisées, un
dolman bleu de roi, et un grand sable au côté... Vous
voyez que vous ne pouvez pas lutter ! Mais consolez-
vous... c'est le un bis... inaliénable ! concessif n
perpétuité !

Je vous embrasse comme je vous aime ; priez pour
votre petite

MARIA.

P.-S.—Mes demoiselles sont : Paille.—Saumon.—
Vert mousse.

* * *

Chère petite distraite,

Tu ne me dis pas quelle argenterie tu désires : un
samovar ou des petites cuillères... ? Et puis quel genre,
quel dessin, quel chiffre ?

Dépêche-toi, car le temps presse ; et je déteste les
cadeaux après la noce, comme la moutarde après dî-
ner ! Le plus simple serait de venir à Paris avec ta
mère et ton fiancé. Vous choisiriez...

(*) On peut se procurer cet ouvrage chez Beauchemin & Fils,
356, rue Saint-Paul.

Deux jours après, à Paris, dans un brillant magasin d'orfèvrerie.

Mère, tante, Maria et le jeune homme choisissent. Tante voudrait du Louis XV. Mère préférerait de l'Empire. Maria cause à l'écart avec son fiancé.

Elle parle avec insistance...
—Je voudrais que le chiffre fût de vous... Oui, de vous !

—C'est difficile, songez, ici !...
—Vous dessinez à la perfection...
—Mais... ici !

Et pendant que l'Empire baisse et que Louis XV gagne du terrain, Maria tire son porte-cartes, et tendant le crayon à son fiancé :

—Allons, Maurice...? dit-elle avec un de ces sourires auxquels, tout bardés de fer qu'ils étaient, les chevaliers du moyen âge ne savaient pas résister.

Et Maurice, d'une main artistique, jette son projet sur le papier... la couronne ici... resserrant les deux lettres.

—Tu... Vous mettrez bien un petit riquiqui par ici ?

—Oui, mais très sobre... une ligne presque religieuse.

Et la tête à la fois penchée sur l'épaule et sur le dessin, elle regarde le chiffre élégant qui s'achève, semblant vouloir le faire naître d'une inspiration commune.

—C'est bien, Maurice, très bien !
Et elle le remercie d'un bon regard.

Puis, tous les deux portent le dessin à l'orfèvre qui discute toujours son Louis XV et son Empire.

L'orfèvre jette un coup d'œil d'abord distrait, puis aussitôt un vif étonnement se peint sur sa figure :

—Mais Mademoiselle ?... Mais Monsieur ?...
—... ???

La mère, la tante, la jeune fille, le jeune homme, tout le monde regarde l'orfèvre :

—Mais, Mademoiselle, répète-t-il en tournant et retournant la feuille, avec l'air d'un brave homme très ennuyé, et qui, malgré tout, veut prendre les intérêts de ses clients.

—Mais enfin quoi...? fait la jeune fille...
—On ne marque plus l'argenterie !
—On ne marque plus ? ? ?...
—Non... plus jamais ! Ce n'est plus la mode.

—Et pourquoi ?... demande chacun stupéfait.
—Pourquoi...? Mais il faut tout prévoir dans la vie d'ici-bas... J'en ai tant vu, moi qui vous parle !... On est sincère, on s'aime bien... on s'aimera toujours... est entendu, et puis un nuage arrive... on se boude... on se fâche... et c'est moi qui suis blâmé par les familles, pour n'avoir pas prévu.

—Tout cela n'a rien à voir avec l'argenterie !... s'écrie la jeune fille.

—Pardon, Mademoiselle... Excusez moi si je précise... vous m'y obligez un peu... Mais supposez que la marque toute votre argenterie... et si dans un an... dans deux, vous venez à divorcer... ?

PIERRE L'ERMITE.

POUR ARRÊTER LES CHEVAUX EMPORTÉS

Se doute-t-on du nombre d'accidents causés par la plus noble conquête de l'homme ? dit *Le Magasin Pittoresque*. D'après une statistique dressée par un de nos grands confrères de la presse quotidienne, le cheval aurait sur la conscience près de dix mille accidents de personnes, bon an mal an : 850 morts en chiffres ronds et plus de 9000 blessés.

Ce qui paraît, en outre, absolument acquis c'est que le cheval tue ou blesse chaque jour deux fois plus de Français que le chemin de fer, la bicyclette et l'automobile réunis. L'impitoyable statistique dont nous parlons ci-dessus le prouve d'une manière indiscutable. La moyenne des accidents causés par ces trois derniers moyens de locomotion serait, en effet, de 350 environ par mois, alors que les victimes du cheval se comptent par 800 et plus.

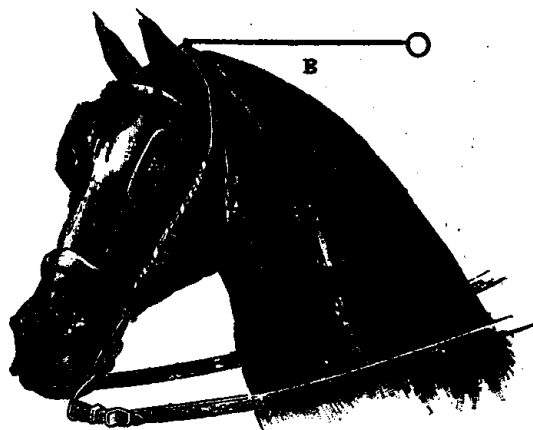
Il faut donc en prendre son parti, et, sans s'attar-

der à un sentimentalisme au moins exagéré, puisque, après tout, notre vie est en jeu, chercher, non à supprimer les chevaux, ce qui serait absurde, mais à les rendre inoffensifs. Et comment ? En prévenant leurs écarts fâcheux, principalement, en les empêchant de s'emballer, car ce sont surtout les " emportements " de Pégase, qu'il soit pur-sang ou haridelle de fiacre, qui occasionnent le plus grand nombre d'accidents.

On a essayé déjà, sans le moindre succès, du reste, différents systèmes de mors, de freins ou d'entraves, destinés à arrêter—quelques-uns même automatiquement—ces emballages funestes. Les uns avaient l'inconvénient de ne pas agir assez vite, les autres, de blesser le cheval ou encore de l'exposer à des chutes aussi dangereuses pour l'animal que pour les personnes qui se trouvent dans la voiture.

Un hasard singulier, comme cela se produit souvent, devait donner la solution du problème.

Il y a quelques années, éclatait un grand incendie dans les écuries du service du camionnage, près de la gare de Paris-Lyon. Affolés, dans le désordre et la confusion du sinistre, les 70 chevaux s'enfuirent au galop, semant partout la panique, renversant les enfants et causant mille dégâts sur la voie publique, balayée par cet escadron de bêtes terrorisées.



L'oeillère-frein

C'est alors qu'un passant, M. Alfred Ranglaret, pris d'une idée très ingénieuse, essaya de maîtriser le premier cheval qui se présenta à sa portée, en lui jetant brusquement son habit sur les yeux. Aussitôt calmée par cette obscurité subite, la bête s'est laissée faire, et le sauveteur, répétant son manège, put ainsi arrêter plus de 20 chevaux en moins de 5 minutes.

D'autres témoins de cette scène employèrent à l'exemple de M. Ranglaret, le même ingénieux moyen et avec le même succès. L'expérience fortuite démontrait donc qu'il suffit, pour se rendre maître d'un cheval emporté, de l'aveugler momentanément, la cause déterminante de l'emballage étant, neuf fois sur dix, une impression visuelle.

Fort de cette découverte, le sauveteur improvisé se mit à combiner un appareil qui pût remplacer, d'une façon pratique, et à la volonté du cocher, le " truc " dont il s'était servi si heureusement.

Ce n'était pas chose aisée de trouver un système simple, léger, d'action sûre et rapide, et facile à manœuvrer du siège, en toute circonstance. Voici comment M. Ranglaret a réalisé son appareil, qu'il appelle l'oeillère-frein, et dont nous donnons un dessin explicatif.

Aux brides du côté de la tête et en avant de l'oeillère, il adapte une sorte de petit volet de cuir très souple, pouvant se mouvoir en charnière autour d'une tige latérale. Un ressort tient ouvert le volet en question (A sur la figure).

A la partie antérieure de l'oeillère-frein, on a disposé un déclic métallique à deux branches, commandé par la cordelette B. Celle-ci est, à son autre extrémité, entre les mains du cocher ou de la personne qui se trouve dans la voiture.

L'animal vient-il à prendre le mors aux dents, manifeste-t-il seulement, par ses mouvements désordonnés, une vive frayeur, propice aux emballages ?

Le moindre coup du doigt sur la ficelle fait dé-

clancher le ressort : brusquement les volets latéraux s'abaissent, et l'animal, plongé tout à coup dans les ténèbres, s'arrête aussitôt, sans qu'il soit même besoin d'user des rênes pour le maîtriser. Bien plus, malgré le fouet, il est impossible de faire avancer un cheval ainsi aveuglé, tant que l'oeillère-frein n'a pas été replacée dans sa position primitive, c'est-à-dire ouverte.

Ceci a été surabondamment prouvé par les expériences officielles instituées, il n'y a pas longtemps, par la Préfecture de police.

Espérons, dans l'intérêt de la sécurité publique comme dans celui des chevaux, que l'oeillère-frein sera rendu obligatoire. Il en est fortement question d'ailleurs, nous assure-t-on, en haut lieu.

EDOUARD BONNAFFÉ.

EFFET INATTENDU D'UN SERMON

On conte qu'un jour un prédicateur italien fulmina contre la fureur de la loterie. Il était très content de son éloquence en voyant toutes les têtes s'incliner avec des signes d'assentiment. Pour achever son œuvre, il se livra alors à l'apostrophe et à la prosopopée :

—Insensés, s'écria-t-il, qui vous imaginez follement que le Pactole aux flots d'or va rouler chez vous parce que vous avez semé quelques pièces blanches sur le numéro tel ou tel !

A peine eut-il prononcé cette phrase, qu'il remarqua un grand mouvement dans l'auditoire. Un des fidèles se leva précipitamment et sortit, suivi presque aussitôt de deux ou trois autres. Beaucoup de femmes se penchèrent vers leurs maris, qui se mirent à tirer de crayons leurs poches et à prendre furtivement une note.

Après l'office, au moment où le prêtre se déshabillait dans la sacristie, il vit venir à lui une vieille qui semblait à peine appartenir encore à ce monde :

—Monsieur l'abbé, vous avez désigné tout à l'heure dans votre beau sermon, deux numéros que j'ai eu le malheur d'oublier. Hélas ! je n'ai plus de mémoire. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me les rappeler ?

—Mais, ma bonne, cela n'a aucune importance, j'ai dit les premiers numéros qui me sont venus à l'esprit.
—Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, j'y tiens beaucoup.

—Je ne m'en souviens même pas. Qu'en voulez-vous donc faire ?

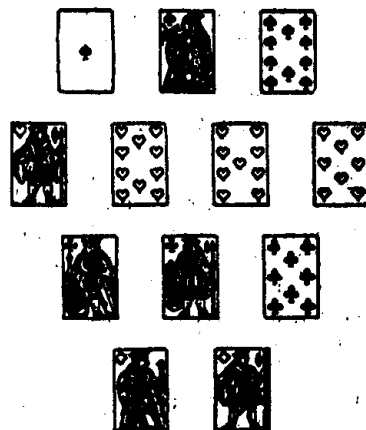
—Je voudrais mettre à la loterie sur ces numéros. Je suis sûre qu'ils sortiront.

Ainsi fût expliqué au prédicateur le mouvement qui avait suivi sa tirade. L'histoire ne dit pas si ces numéros sortirent ; mais elle assure que le bureau de la loterie vit défilier jusqu'au soir une procession de clients qui venaient tous demander les mêmes numéros.

JEUX DE CARTES

LE PIQUET

Second, quel est le meilleur écart avec



Un écart franc semble ce qu'il y a de plus rationnel. Jetez vos piques et portez trois couleurs avec la chance de former une quinte si vous relevez dame et sept de cœur ; un quatorze de valet est possible, enfin vous ferez probablement cartes égales.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Notre dix-huitième année

FRANC - PARLER

MONTREAL, 4 MAI 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

PETITE POSTE

J.-P. R., Québec.—Impossible de publier à cause du dernier vers.

Eva Des O., Québec.—Votre article est joli, mais il manque de cohésion et de relief. Reprenez-le, condensez-le, évitez la répétition des mêmes idées. Prenez garde aux images trop poussées. Suivez nos conseils et nous publierons.

***.—Rivière Mailloux. Votre article est arrivé trop tard pour prendre place dans le no du 27. Il n'est plus d'actualité maintenant.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

Nous prévenons les dessinateurs que nous donnerons, dans un prochain numéro, les conditions d'un concours de dessin au crayon. Le sujet sera UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' "Art Gallery".

Ce concours, premier du genre, devrait nous mériter la sympathie de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art. Dites-le à vos amis.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il faut aller à la guerre pour son devoir et être vaillant pour soi-même.—MONTAIGNE.

Pour l'étude comme pour n'importe quel travail, ce n'est point l'ardeur fébrile, la persévérance pendant une semaine ou un mois, qui peuvent donner un résultat important, mais une constance inébranlable, une fièvre ardente, dont on est le maître pourtant, et qui ne lasso pas trop le corps, ni ne fatigue point la tête de manière à oblitérer les organes qui sont au service de l'intelligence ; mais ardeur, constance, qui persévèrent pendant vingt ans, trente ans, durant toute la vie.—L'abbé J. OLIVE.

Une bonne éducation, disait Jules Simon, repose sur la morale, et la morale sur Dieu... Il faut que le patron apporte l'idée de Dieu dans l'atelier, que le maître répète son nom chaque jour dans l'école, que le malade trouve son image à l'hôpital, le citoyen dans le forum et dans le prétoire, le soldat dans la caserne. Sur le champ de bataille ce nom lui fera braver la mort...

Avant tout l'éducation ;... et, dans l'éducation, avant tout la crainte de Dieu.

Un autre philosophe de l'antiquité, Platon, disait : "Il est plus impossible de gouverner un peuple sans religion, que de bâtir un édifice en l'air et sans fondation."

Avec le présent numéro, LE MONDE ILLUSTRÉ commence allégrement sa dix-huitième année, et le doyen des journaux illustrés de langue française en Amérique a lieu de remercier les fidèles et bienveillants lecteurs qui lui ont permis d'atteindre cet âge respectable.

Au début de la dix-septième année, nous avions promis d'améliorer cette publication, et l'on conviendra que nous avons tenu notre promesse.

Nos concours populaires, la quantité et le choix des gravures, la qualité du papier, le choix des matières, l'apparence du journal, la prépondérance donnée à la littérature canadienne, nos articles sur le mouvement artistique et sur les questions du jour, notre galerie de portraits historiques ou contemporains, l'augmentation du nombre de pages, nos morceaux de musiques, nos feuilletons à sensation, nos numéros de luxe, voilà autant d'innovations que nous avons pu introduire dans le cours d'une première année de travail ardu.

Les nombreuses lettres de félicitations et d'approbations qui nous sont venues de toutes parts, l'augmentation graduelle et constante de notre tirage nous sont des preuves suffisantes que notre travail n'a pas été stérile.

Malgré tout, nous croyons pouvoir faire mieux encore, durant l'année actuelle. Déjà nous pouvons annoncer qu'un grand nombre des écrivains les plus distingués de notre race nous ont promis leur collaboration et nos lecteurs peuvent compter sur une série d'articles de haute importance.

Ainsi, dans ce numéro, nous publions une étude remarquable sur l'honorable M. J.-I. Tarte, une poésie de M. Rémi Tremblay, un article de M. Thomas Côté, un article humoristique de Gaston, etc. ; dans nos prochains numéros paraîtront successivement des articles de MM. L.-O. David, N.-E. Dionne, Rémi Tremblay, sir James Lemoyne, J.-D. Chartrand, Eudore Evanturel, Léon Gérin, Adolphe Rivard, etc.

De plus, M. T. Saint-Pierre, le distingué rédacteur de l'Opinion Publique de Worcester commence, la semaine prochaine, une série d'articles sur les Canadiens des Etats-Unis qui devront intéresser nos compatriotes de la Confédération comme ceux de la République.

M. Jéhin-Prume continuera à nous faire connaître les artistes de tous arts et nos collaborateurs ordinaires s'efforceront de plaire davantage.

Bref, le MONDE ILLUSTRÉ, va pouvoir continuer sa marche ascendante et nous avons lieu de croire que nos lecteurs seront satisfaits. Et s'ils le sont, pourquoi ne nous aideraient-ils pas à faire connaître notre revue, pourquoi n'en diraient-ils pas un mot à leurs amis ? Un bon mot placé à propos peut faire tant de bien !

Le Canada français a besoin d'une revue littéraire et artistique, tous les patriotes l'admettent, pourquoi ne seconderaient-ils pas alors nos efforts. Pour la modique somme de cinq centins par semaine nous leur offrons un journal progressif qui forme un volume, grand format, de plus de mille pages au bout de l'année et dans lequel se trouve l'histoire illustrée des événements qui se sont déroulés durant cette période de temps.

Consultez la table des matières que nous donnerons en supplément dans le No 888 et vous verrez jusqu'à quel point nous avons raison de faire appel aux lecteurs de bonnes volontés et de leur demander leur encouragement en faveur de notre œuvre vraiment utile et nationale.

Oserons-nous dire en terminant, que si nos compatriotes nous accordaient la moitié seulement du patronage qu'ils prodiguent aux revues de langue anglaise nous pourrions accomplir des prodiges !

E.-Z. MASSICOTTE.

Les êtres que nous avons le mieux aimés et que nous avons pour toujours perdus, ne sont plus où ils étaient de leur vivant ; mais, depuis leur départ, ils sont partout où nous sommes.—A. DUMAS, fils.

L'USURIER

Il est écrit : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ; " or, l'usurier mange le pain gagné à la sueur du front des autres : c'est donc un voleur, mais un voleur d'autant plus méprisable qu'il est doublé d'un hypocrite.

Certes, le cambrioleur qui enfonce, la nuit, les portes d'un établissement, en fait sauter le coffre-fort à la dynamite pour s'emparer plus prestement des valeurs qu'il contient, est un grand coupable ; mais la police ne tarde pas à l'empoigner et les journaux de la presse, dans l'opinion publique en livrant aux quatre vents son nom, ses prénoms, son âge, voire même son adresse, et en décrivant minutieusement toute l'astuce qu'il a déployée afin de bien perpétrer son crime. Ce qui, entre parenthèse, est un excellent moyen d'initier ceux qui se sentent des dispositions pour cette noble profession du cambriolage, aux trucs ingénieux de leurs aînés. Le cambrioleur arrêté est donc un homme puni.

L'usurier, parce qu'il vole plus pauvre que lui en arrachant des signatures aux malheureux que la misère pousse entre ses griffes ; parce qu'il vole entre les murs d'un cabinet tendu de velours, jouit de la considération publique et les chapeaux se lèvent d'eux-mêmes sur son passage pour saluer le citoyen honorable. Et malheur à qui oserait le qualifier de brigand publiquement ; malheur à qui lui jetterait à la face quelques-unes de ces rudes vérités qui dardent comme des poignards ; cet audacieux serait immédiatement soupçonné—sinon plus !—d'être un démolisseur de réputations inattaquables, et quelque feuille soudoyée ne lui ménagerait ni ses injures, ni ses cris de poeur.

La loi a pour l'usurier des tendresses étonnantes. Je ne pourrai jamais comprendre pourquoi cet homme peut prêter son or à 120, 60 ou 20 pour cent et même à moins, quels que soient le terme et les conditions du prêt, sans que la justice lui mette le grappin dessus tout comme un simple crocheteur qui plonge la main dans la poche de son camarade.

On dira : " Personne n'est forcée d'aller chez l'usurier, puisque chacun sait que les taux réclamés par lui sont exorbitants... " Halte-là ? Pensez-vous que l'ouvrier dont la famille se meurt faute d'un morceau de pain, se rend de gaieté de cœur chez ce voleur public et qu'il songe aux suites désastreuses que lui amènera infailliblement son prêt ; pensez-vous qu'il voit la signature qu'il trace fièvreusement sur un bout de papier, lorsqu'il a les yeux pleins du spectacle de sa femme ou de ses enfants sur la paille ?

Je déclare immorale au suprême degré la loi qui autorise l'usurier à prêter à 20 pour cent, et de même, je déclare, sous ma signature, mépriser avec toute l'âpreté dont je suis capable, les éditeurs d'une telle loi et ceux qui s'en servent pour couvrir leurs sordides vilénies !

On a fixé à 6 pour cent le taux légal ; c'est raisonnable, c'est assez et ce doit l'être pour toute transaction commerciale ou non, à moins de risques extraordinaires à couvrir.

L'Eglise elle-même admet ce taux ; mais je ne cache pas que je me range du côté des Pères qui prétendent qu'un homme riche ne devrait réclamer aucun intérêt de son argent, attendu que cet argent lui vient sans travail, sans effort. Cette opinion de théologiens éminents est empreinte d'une charité trop odieuse pour que la comprennent les richards d'ici-bas. Mais, il n'est pas injuste aussi que, dans certains cas, l'homme qui a gagné honnêtement une somme assez ronde en retire une bénéfice raisonnable, s'il permet aux autres d'en jouir. Ceci n'est pas du vol, ce n'est pas de l'usure.

Qu'on fixe donc un taux légal, et que les prêteurs qui le dépasseront soient emprisonnés sans égard pour leurs redingotes ou l'ameublement de leurs bureaux. Et l'on aura purgé la société d'une bande d'accapareurs du bien d'autrui, de la plus misérable classe, de parasites rongeurs du pain des pauvres. Les gens honnêtes applaudiront.—ALBERT LOZEAU.

CAUSERIE HUMORISTIQUE

Je ne fus pas, lundi dernier, descriptiblement surpris de recevoir une lettre dont le timbre était et demeurait à l'effigie d'un ancien roi d'Angleterre, George IV, décédé, comme on sait, en 1830.

Cette relique, me dis-je, est donc pour le moins vieille de soixante-quatre ans, et je me demande qui diable a bien pu, dès cette époque où je n'avais incontestablement encore pas manifesté la moindre velléité de venir au monde, prévoir que j'écrirais un jour dans un journal. Aussi, fût-ce avec la prudence qu'on apporte à manœuvrer le siphon d'un flacon d'eau gazeuse quand son "verre n'est pas grand" (1), que je jouai du coupe-papier.

On concevra que je ne fus pas lent à courir à la signature.

Et aussitôt, avec un ensemble aussi merveilleux que s'ils eussent simultanément été coupés par un procédé nouveau, de mes épaules, les deux bras me churent : mes regards avaient lu, dans un paragraphe bizarre, les mots : STATUE NELSON.

Il y avait, incontestablement, de quoi ! (2).

Et puis, attendu qu'on revient des émotions desquelles, de prime abord, on se figurait ne jamais devoir revenir — je revins.

Et, mes reminiscences classiques m'ayant fait remonter à l'époque où je lisais Molière à l'insu de mes professeurs, je me ressouvins de la Statue du Commandeur, acceptant l'impie non moins que libertine invitation de Don Juan.

— Il y a, me dis-je, précédent.

Et cette formule, bien connue du Palais, ayant fini de me ramener, je repris la lettre que mon émotion avait jetée par terre et lus :

— Mon cher Gaston et ami,

Un coup de vent m'ayant, hier, apporté un lambeau d'un journal contenant un article où vous daigniez mentionner mon nom... et, d'autre part, votre sympathique figure ne m'étant pas inconnue, attendu que je vous vois parfois passer sous mon piédestal, vous dirigeant vers le Bureau Général de colonisation et de rapatriement, ou comme vous dites, *vice versa*, je prends la respectueuse liberté de vous prier de vous intéresser à mon infortune, car je suis malheureux comme les pierres.

Vous n'ignorez point, en effet, que depuis environ quarante ans, je suis planté sur une colonne et ce, dans une immobilité qui m'astreint à n'avoir jamais devant les yeux d'autres perspectives que celle de la terre, des toits et de fumées de manufactures. Et pour un ancien marin, ce n'est pas gai. Je dirai même en employant une expression commune aux charretiers qui stationnent sur mes derrières, que c'est "dull en mandit".

Aussi, vous prierai-je de faire part de mon malheur au public ainsi qu'aux autorités de Montréal afin qu'en guise au moyen de me retourner vers le fleuve.

De la sorte, au moins, j'aurai le bonheur de voir de l'eau, des matelots, des bateaux, et le temps paraîtra moins long.

En vous priant, cher Gaston et ami, d'offrir mes sincères salutations à toute la jeunesse de Montréal, et de lui exprimer le regret que j'éprouve de ne pouvoir aller leur serrer la main, je demeurerai, aussi longtemps que j'aurai deux pierres l'une sur l'autre.

Votre tout obligée

STATUE NELSON,

Esquire.

Place Jacques-Cartier.

P.S. — Le timbre que je collé sur mon enveloppe est le seul qui me soit resté après l'affaire de Trafalgar, mon *orderly* ayant eu le soin de vider scrupuleusement toutes mes poches en me voyant succomber. — S. N. ... Esq.

Je cras d'abord à la fumisterie apocryphe d'un confrère anxieux de me monter un bateau (3) et puis, me dis-je, le fait est que cette position, pour la statue d'un amiral, est décidément anormale.

On a beau voir sortir les policemen de l'Hôtel-de-

Ville ou *driller* les soldats sur le Champ de Mars, ce n'est pas une compensation, et c'est déjà assez pénible d'être immobilisé sur le plancher des vaches, sans être encore, comme défunt Tantale, dans l'impossibilité de contempler les steamboats qu'on entend siffler sur ses derrières.

Et c'est après, de la sorte, m'être mis dans la peau de la statue Nelson, que je résolus d'acquiescer à son désir en publiant sa lettre.

On en reparlera.

GASTON.

CAUSERIE ARTISTIQUE

Depuis que M. Paul Cazeneuve est au Théâtre National Français, nous voyons cette intéressante scène française prendre un regain de popularité.

Non pas, que je veuille dire qu'autrefois, ce théâtre n'était pas à la hauteur de la tâche. Non, ma pensée est loin de là, mais je veux faire seulement comprendre, que cet artiste expérimenté a allumé une flamme nouvelle qui, se répandant sur les autres semble avoir excité une émulation des plus favorables.

Le public lui-même s'est réveillé et semble plus que jamais entendre qu'il faut soutenir nos scènes théâtrales.

Depuis son arrivée parmi nous, M. Cazeneuve nous a donné des œuvres connues, tirées soit du grand répertoire français ou du répertoire américain.

On a cru bon, cependant, en certains milieux de reprocher à M. Cazeneuve de prendre l'adaptation américaine de pièces françaises pour les faire jouer ici.

Je ne vois pas en quoi on puisse critiquer cette manière de faire. Si le genre américain, proprement dit, n'a pas le cachet et la délicatesse au français, il a pour lui d'être à la portée du public et d'être scéniquement parlant du plus grand effet.

D'un autre côté, des pièces comme *Les Trois Mousquetaires*, *Monté Christo* et autres, sont aujourd'hui plus que jamais. Il faut donc, pour les remettre en scène, les moderniser, c'est ce qu'on fait certains auteurs américains. Et je ne vois pas personnellement que les pièces y ait perdu beaucoup.

Les trois Mousquetaires avec l'adaptation américaine donne succinctement et justement le résumé de deux gros volumes. Car il ne faut pas oublier que faire une pièce de théâtre avec une œuvre composée quelques fois de cinq ou six volumes ; n'est pas chose facile.

De toute façon dans ceci le public est grand juge. Et s'il faut en croire par l'enthousiasme dont nous avons été plusieurs fois témoin, on peut dire que M. Cazeneuve a pleinement réussi dans ce qu'il a entrepris.

Les Soirées de Famille marchent de succès en succès. Avec la saison qui bientôt sera finie, ces artistes ont fait preuve d'une énergie à nulle autre pareille. Le jeu s'est modifié pour le mieux, et nous avons la certitude d'un avenir des plus brillants.

Cependant, le grand point pour le présent est de savoir ce que l'administration des Soirées de Famille compte faire pour la saison 1901-1902.

Il est incontestable que le local du Monument National est excellent. Mais, ici il y a un mais. La Société Saint Jean Baptiste avec une rare énergie englobe la presque totalité des recettes et en rechange donne fort peu. C'est bien beau d'être *greedy*, comme disent les Anglais, mais Baptiste qui n'est pas Anglais dira : *Y a des s'imités !*

J'ai déjà parlé de la question des décors, et je veux y revenir. Le public murmure de voir toujours les mêmes scènes. Il ne sait pas cependant que le Monument ne possède pour ainsi dire, que quelques décors. Et l'association Saint-Jean-Baptiste, ne semble pas vouloir faire le moindre effort, pour changer cet état de chose.

La direction des Soirées de Famille, souffle artistiquement de cela. Mais une chose plus importante, c'est que le public se lasse, et un jour viendra où, de

part et d'autre, on regrettera une économie mal réglée.

On parle de remonter *Jeanne d'Arc*, le superbe drame lyrique de Jules Barbier, avec musique de Charles Gounod.

La chose est décidée, et l'administration à peu près formée. Il n'est pas douteux que l'audition de cette œuvre sera un immense succès, car rien ne sera épargné pour faire de cette pièce un événement artistique.

Tous se souviennent que c'est par cette pièce que s'ouvre l'histoire de notre Théâtre National Canadien Français. Et, depuis 1877, aucun essai marquant n'a réussi à donner à *Jeanne d'Arc* le relief des premières représentations.

JEHN-PAUL

LA MODE

Ce modèle convenable soit pour étoffes qui se lavent ou tissus ordinaires est décrit en cheviotte bleue avec une garniture de point à rabat et braud doré. Le costume se complète avec une ceinture de linon blanc garnie avec insertions de dentelle. Ce patron n'inclut point le corsage lequel est une simple blouse-chemisette avec manches amples.



No 518.—Costume boléro

Ce costume requiert 7 vgs d'étoffe double-largeur. Les patrons du boléro sont fournis en quatre numéros 34, 36, 38 et 40 pcs, mesure du buste.

Les patrons de la jupe aussi en quatre numéros 22, 24, 26 et 28 pcs, mesure de la taille.

Prix, 10 cts chaque.

Voyez comment on peut se procurer ces patrons à la page 13.

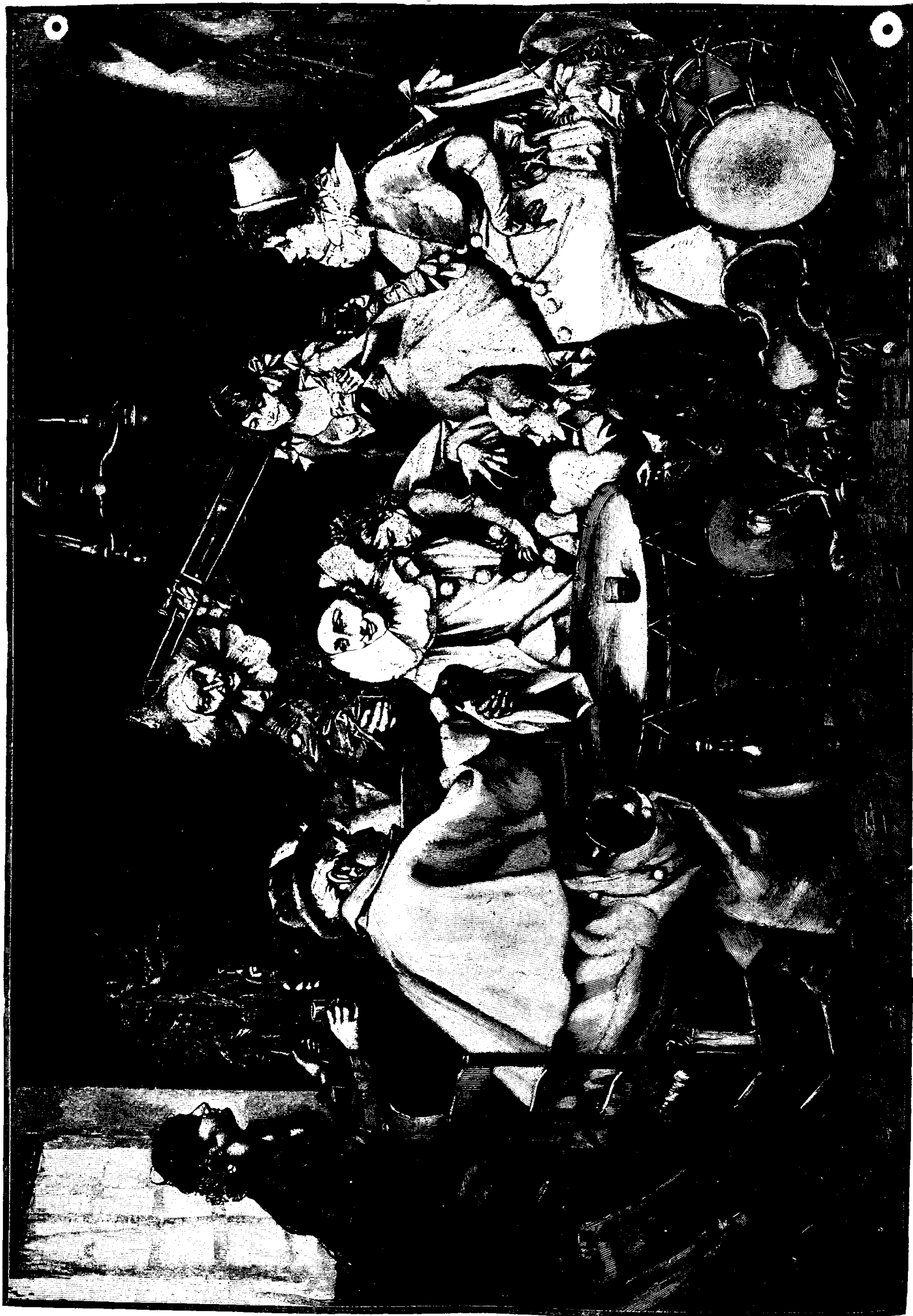
PETITE CORRESPONDANCE

Laure.—Ai reçu votre article. Je crois qu'il plaira. Les idées sont jolies, mais cultivez un peu plus la forme. Vous pouvez faire encore mieux. Je ferai publier à son tour. Merci de votre gentille attention.

Liseron bleu.—Au Coin du feu, un bon accueil est fait à toutes celles qui ont un certain talent littéraire et aussi une bonne volonté à recevoir les observations nécessaires qu'il nous faut faire parfois. Envoyez-moi votre article ; s'il a de la valeur, je le publierai avec plaisir.

Printemps d'amour.—Je regrette de ne pouvoir publier vos *In memoriam* et *Nécrologie*. Ce genre très lugubre et surtout trop personnel ne saurait convenir à notre page. Pardonnez-moi de vous dire qu'à part cela vos articles n'ont pas la valeur qu'un bon travail et votre talent peuvent leur donner.—A.

(1) Parole du poète français Alfred de Musset, né en 1810 et mort en 1857.
(2) La sus pointillée ligne figure mon renversement.
(3) Monter un bateau—expression navale correspondant à notre expression nationale : "Viens pas m'emplier."—Note de l'auteur.



BEAUX-ARTS. — BONNE RECETTE. — Tableau de M. J. Mirallès-Darmanin

à P
me
son
bes
I
—
par
gau
Ce
sui
J'a
A
I
de
est
ire
br
pa
rec
em
—
été
qu
ge
fa
Du
—
av
—
l'h
mi
d'
cl
—
ta
ic
—
te
—
se
se
el
d
fa
q
ri
le
—
d
j
—
si
n
d
—
l
b
—

s celui qui
; mais il
almon.
miserable.
dans la di-
eine intel-
ete sur le
ministrant
qu'il avait
mon avait
s pouvoir
spasmes,
ille bonne
oien puni.
it de son
avons vu,
. Ce fut
l'il reprit
fonde ré-
pénétrait
d s'expli-
s'aperçut,
plètement
à peu et
qui l'avait
tation, le
à l'esprit
la pensée
es vagues
de la con-
à se trai-
ot.
s lui sem-
serrait les
intervalles,
miné, mais
ien à côté
la fortune
ir commis
i inspirait
e, seul et
même que
er promp-
ne de ses
mer le port
t frété un



BEAUX-ARTS. — UN ACCIDENT. — Tableau de M. J. Miralles-Darmanin

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CONCOURS DES DAMES

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ;
Dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

MON IDÉAL !!! CE QUE JE VOUDRAIS ÊTRE

Lorsque j'étais enfant, je désirais être ange,
Aux ailes de saphir, de rubis ou d'argent ;
Et tout le long du jour, j'aurais spectacle étrange,
Fait pleuvoir mes joyaux sur terre en voltigeant.
Plus de pauvre ici-bas, plus de sombre misère,
Devers les malheureux, dans la nuit, quand tout dort,
J'aurais porté mon vol... les grains de leur rosaire
Se seraient transformés en brillants sequins d'or.

Je ne suis plus enfant ; mais mon désir n'a guère
Changé, malgré les ans que le vieux Temps m'a pris.
Mon idéal d'antan, ce rêve de naguère,
Rante toujours mon cœur. J'ai, depuis lors, appris
Que le parfait bonheur, ce doux ami perdu
Dans l'exil de l'Eden, a changé sur la terre
Son nom connu de tous... il errait, éperdu,
A travers l'univers, quand, suave mystère,

Un oiseau en volant lui gazouilla ces mots :
" Bonheur, change ton nom ici-bas, je t'en prie,
" Nomme-toi Charité, fais oublier les maux,
" Aime et sème partout les fleurs de la Patrie ! "
Et, le Bonheur parfait s'appelle : Charité !
Aux mortels il promet paix du cœur et tendresse.
Vous saurez désormais qu'il y a parité
Entre ces deux noms-là... ils ont la même adresse !!!

DAUPHINE.

Donc, vous voulez connaître le rêve de Ninette ?

Sachez alors que Ninette est jeune ; elle est chrétienne aussi. Et, parce qu'elle est jeune, elle possède un idéal de bonheur composé essentiellement d'amour et de dévouement.

La pauvrette ! elle aperçoit toujours, dans l'horizon indéfini de son matin de printemps, coquet et simple, un petit nid, tout petit, mais bien à elle, béni de Dieu, parfumé d'exquise tendresse, protégé par l'amour sans faiblesse de celui à qui Ninette donne le plus doux nom qu'il y ait sur la terre : mon époux !

Ninette a la jeunesse et la foi : elle rêve un nid-foyer, béni de Dieu, tout petit, bien à elle.

NINETTA.

Qui êtes vous donc, vous qui demandez à une femme de résumer ses ambitions en quinze lignes de neuf mots ?... Qui êtes vous, pour oser croire qu'elle vous dévoilera les secrets les plus intimes de son cœur ?

Cent trente-cinq mots d'idéal, de bonheur rêvé !... Ah ! vous ignorez sans doute que le cœur humain est insatiable pour lui ouvrir un champ aussi vaste et limiter l'espace à franchir ! Ces choses-là, si on les écrivait, un seul mot suffirait, mais un mot qui régit le monde et qui résume tous les bonheurs ; ce mot je ne le dirai pas... ou bien, il faudrait des volumes pour laisser déborder le trop plein de son cœur, s'attarder aux douces choses rêvées, redire ses aspirations, ses désirs les plus purs, ses ambitions les plus nobles, et, qui sait, pour retomber peut-être, le cœur saignant, l'âme endolorie, dans les tristesses de la réalité.

Cent trente-cinq mots d'idéal, de bonheur rêvé, ... ha ! ha ! ha ! c'est beaucoup trop, ou pas assez.

CUPIDON.

REVE DE JEUNE FILLE

Toutes les ambitions de
la femme convergent vers
l'amour.

G. SAND.

Quand l'astre verse sa pâleur
Dans les blancs rideaux de dentelle,
Le rêve ouvre grande son aile,
Et des visions de bonheur
Tombent sur la vierge endormie.
Est-ce le diadème d'or,
Les beaux seigneurs sonnans du cor,
Les palmes de la poésie,
Le bérêt, la toge ou l'hermine
Qui miroitent devant tes yeux ?...
Non, tu vois passer dans les cieus

Une forme aimée et divine ;
Et, tu voudrais, comme la fleur,
Donner le parfum de ta vie
Au bel adolescent rêveur,
Qui certain soir t'aura cueillie !

PIERRETTE.

Le bonheur parfait ici-bas ne peut consister, selon moi, que dans l'adhésion parfaite à la sainte volonté de Dieu. Je m'appuie sur l'histoire de ce roi malheureux qui fut conseillé par son médecin de chercher par toute la terre un homme parfaitement heureux et de mettre sa chemise. Il lui promettait le bonheur à cette condition-là seulement. Après avoir marché bien longtemps, il rencontra enfin un pauvre gueux qui s'en allait chantant, et lui demanda s'il était aussi heureux qu'il en avait l'air. Le pauvre répondit :

— Oui, sire, parfaitement heureux, je n'ai jamais de mauvais jour, je vous jure, car je me suis habitué à bénir Dieu dans tous les événements.

— Qu'on lui ôte sa chemise, dit le roi, et qu'on me l'apporte à n'importe quel prix.

Mais le pauvre n'avait pas de chemise.

YVETTE.

Mon idéal. Ce que j'aime ce sont mes seize ans, Mon idéal est de rester à cet âge. C'est l'âge d'or d'une jeune fille, c'est l'âge du bonheur. Jamais aucun nuage sombre n'est venu assombrir mon cœur et mon beau voyage est encore si loin de sa fin. J'ai seize ans, c'est l'âge où la famille est complète, l'âge où l'on aime pour toujours. Tout ce qui m'entoure m'est cher : mes parents, ma classe, mes compagnes, de qui je ne reçois que tendresse et affection. L'avare aime son argent, la mondaine ses bijoux, moi ce que j'aime avec ardeur et qu'aucun ne pourra m'enlever, c'est mon crucifix et ma médaille qui ne font que reporter mon âme là-haut. Ce que je désire le plus ardemment, c'est de pouvoir toujours garder pour devise : Plutôt la mort qu'une tache.

NINON.

Je suis mère de famille. Ma vie, ce sont mes deux enfants. Comme Cornélie, la mère des Gracques, je puis dire : mes bijoux, ce sont mes enfants.

La science provoque mon admiration, la fortune n'est pas sans exciter ma convoitise et la gloire flatte mon ambition. Si la Providence daignait favoriser mes enfants de la science d'un saint Thomas d'Aquin, de la fortune d'un Crésus et de la renommée d'un Laurier, je consacrerai volontiers le reste de mon existence à la louer et à la bénir. Mais ce que je souhaite avant tout et pardessus tout, mon rêve, c'est qu'ils deviennent de bons et respectables citoyens, servant dans la mesure de leur intelligence et la religion et la patrie.

BAS BLEU.

Je rêve de rencontrer sur ma route l'âme-sœur de la mienne, qui sache pleurer de mes larmes et se réjouir de mes bonheurs, en dépit de celle qui a dit : " Connaissez-vous l'idéal ? Vous connaissez la douleur "... Et qu'importe la souffrance ? Le cœur est ainsi fait ; il lui faut un rayon dans sa vie aussi bien qu'une étoile dans son ciel.

NADETTE.

FUIR LE PLAISIR, C'EST TROUVER LE BONHEUR

Le plaisir est un dieu d'argile
Sur un piédestal vacillant.
Il naît... et son règne fragile
Sème le désenchantement.

Malheur au cœur que son jong blesse.
Il se dessèche ou se corrompt.
Qui sait en fuir la molle ivresse
Prend le bonheur pour compagnon.

Le bonheur est de tous les âges
Il sourit à qui sait aimer,
Mais craignons en les faux mirages
Nous le montrant loin du foyer.

BELLA.

Le bonheur est une planète autour de laquelle gravitent tous les hommes. La force répulsive qui les en éloigne subsistera toujours pour leur en laisser voir constamment la perspective. Qui sait pondérer ses actions et limiter ses désirs s'en rapproche sans l'atteindre.

UNE PESSIMISTE.

Ce que je voudrais être :

Ah ! c'est la rose sans l'épine,
(Qu'est la beauté sans la douceur ?)
Près d'un muguet qui la devine
Et trouve en elle son bonheur.

EMBLEME DE L'AMOUR.

Ce que je voudrais être ?

Mais, rien autre chose que ce que je suis, car mon idéal rêvé, c'est l'affection partagée et le devoir accompli, et Dieu m'a donné un cœur sur lequel je puis m'appuyer en toute sécurité. Dans sa bonté, Dieu m'avait prêté dix de ses anges, il en a repris six, pour former ma couronne ; ces six fleurs ont été conquis sur le champ du sacrifice, avec l'épée du devoir !!!

Mais, que les lauriers gagnés par le Fiat chrétien embaument le cœur ! Voilà l'idéal rêvé et que possède.

ANNE-MARIE.

Que voudriez-vous être ? Chrétienne avant tout, humble dans les succès, résignée dans la souffrance ; Parfaite aux yeux de mon mari, l'ange gardien de ceux qui seront confiés à ma direction. Amie de tous.

IVETTE.

Mon idéal de bonheur ! Etre l'épouse fidèle, dévouée et confiante, vivant aux côtés d'un époux sérieux, délicat et constant.

QUI VEUT MIEUX ?

Que les hommes conservent après le mariage les charmantes manières qu'ils emploient pour nous captiver et nous chercherons en vain d'autre idéal de bonheur.

MODESTE.

Avoir un mari que j'aimerais assez pour ne pas le trouver trop de défauts, et pour lequel je voudrais toujours conserver les charmes qui l'auraient attiré. Le rendre heureux et, par le fait, être heureuse moi-même, voilà mon rêve.

AVE. (mention honorable)

Mon idéal de bonheur sera réalisé quand " Amour " sera revenu pour toujours à

" ESPÉRANCE ".

Je suis tout feu, tout flamme, et mon cœur de dix-sept ans ne soupire qu'après le jour où mon Prince Charmant viendra me dire : *Chérie, fixons la date.*

NIGRA SOR.

Je rêve que l'on m'aime comme j'aime quand j'aime.

RUBAN BLEU. (6e prix)

Il suffit pour être heureux de fermer les yeux au bonheur de ceux que nous envions pour les ouvrir et les tenir constamment fixés sur les malheurs de ceux que nous plaignons.

DOLORES.

La paix du cœur (parfois dans les larmes) enfante le bonheur, comme la terre bien préparée fait naître la plante aux floraisons vivaces.

CÉCILE MARGUERITE.

Mon rêve de bonheur !

Vivre en aimant ; Etre aimée en mourant.

LICOU.

Ne rien désirer que l'on ne puisse posséder.

SANCHOTTE.

Ce que je voudrais être : Une bonne femme avec un bon mari.

LUCETTE LA BRUNE.



Caisse d'Economie Nationale

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur la lettre suivante de M. L.-O. David, concernant la Caisse Nationale d'Economie, fondée au 1er janvier 1899, par l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et qui a son bureau principal au Monument National. Nous avons constaté, par les derniers rapports mensuels, que cette société compte déjà plus de 8,500 membres actifs avec un capital d'au-delà, de \$35,000.

Il n'y a aucun doute que si cette société continue à progresser comme elle l'a fait jusqu'à ce jour, les résultats déjà obtenus dépasseront les espérances même des fondateurs de cette œuvre philanthropique.

Le secrétaire trésorier, M. Arthur Gagnon, nous fait part que les nouvelles adhésions sont de plus en plus nombreuses.

UNE INSTITUTION NATIONALE

Monsieur le Directeur,

Un homme qui avait réussi à élever convenablement une grosse famille, devenu malade, infirme même, disait : Il vaut mieux que je meure dans l'intérêt de ma famille, avant que je sois tout à fait incapable de payer mes primes d'assurance, afin que les sacrifices que j'ai faits pendant 20 ans pour conserver mes polices ne soient pas perdus.

Beaucoup de pères de famille sont exposés à se trouver dans la même position, à proférer la même plainte.

Pourquoi ?

Nous sommes fiers avec raison de nos sociétés de bienfaisance ; nous en avons pour tous les besoins, pour toutes les souffrances, nous en avons pour les malades, pour les veuves et les orphelins. Il en manquait une, pourtant, pour l'ouvrier, le travailleur, le marchand, pour tout homme qui, après avoir travaillé pendant vingt ou trente ans, est devenu vieux, infirme ou moins capable de gagner sa vie. On en rencontre tous les jours de ces braves gens usés par le travail, et que la misère ou la gêne menace, parce qu'ils n'ont pas songé qu'un jour viendrait où ils auraient moins de force pour gagner leur vie. Leur sort est triste, pendant vingt ou trente ans, ils ont travaillé : pleins de force, de vigueur, ils ne se sont point ménagés pour vivre confortablement et bien élever leurs enfants : ils ont même songé à se protéger contre la maladie, et à protéger leurs familles en cas de mort. Mais ils n'ont pas songé à ce qui arriverait si, rendus à l'âge de 40, 50 ou 60 ans, ils devenaient incapables de travailler, ils n'ont pas pensé quel serait leur désespoir le jour où, après avoir vécu honorablement pendant bien des années, ils se sentiraient incapables de pourvoir, comme par le passé, à la subsistance de la famille.

Où, s'ils y ont pensé, ils n'ont trouvé aucune institution qui leur offrit les moyens de faire des économies pour cette période de la vie.

L'association St-Jean-Baptiste cherchant une bonne œuvre à faire, un besoin à satisfaire, a cru devoir combler la lacune qui existait en offrant à des milliers de nos compatriotes le moyen de se protéger contre un si grand malheur.

Elle a fondé sous le nom de "Caisse Nationale d'Economie" une institution destinée à sécher bien des larmes, à soulager bien des infortunes, à faire disparaître les inquiétudes de l'homme qui, entouré d'une famille qu'il aime et qui a encore besoin de lui, sent ses forces défaillir, son bras s'affaiblir.

Elle assure à celui qui aura payé pendant vingt ans une contribution mensuelle de 25 ou 50 cents par mois, une pension viagère dont il est impossible de fixer le chiffre d'avance, mais qui ne peut manquer d'être considérable, puisqu'elle se composera des intérêts accumulés sur les contributions reçues pendant ces vingt années et des sommes payées par ceux qui auront cessé de remplir leurs obligations, les sociétaires de la première année surtout seront favorisés, on calcule qu'en France ils retiennent comme pension viagère une somme

de huit à dix fois plus considérable que le montant payé par eux pendant vingt ans.

Qu'on se fasse une idée du contentement de l'homme âgé ou du jeune homme qui, après vingt ans, recevra jusqu'à sa mort une pension viagère suffisante pour le mettre à l'abri de la misère. Il ne regrettera pas alors de s'être privé pour assurer son bonheur et celui de ses enfants.

Mais s'il meurt... oh bien, s'il meurt, il aura payé, c'est vrai, pour le profit des autres, quelques piastres qu'il aurait dépensées d'une manière beaucoup moins utile probablement. La Caisse d'Economie n'est pas créée pour ceux qui meurent ; elle est établie pour ceux qui vivent. Ceux qui meurent ont d'autres moyens d'assurer l'existence des enfants qu'ils laissent sur la terre, ils ont les compagnies d'assurances, les sociétés de bienfaisance, etc.

Le cas où une personne malade devient incapable de continuer ses paiements pendant un certain temps a été prévu, elle ne perd pas ses droits il en est ainsi du cas où celui qui a assuré ses enfants, meurt, la personne qui le remplace, la mère, le tuteur ou l'enfant lui-même, peut continuer de payer.

Quant aux garanties que l'Association St-Jean-Baptiste offre aux membres de la Caisse Nationale d'Economie, elles ne peuvent être plus parfaites, l'argent de la Caisse est converti en bons du gouvernement, de fabriques, de municipalités, d'institutions de première classe.

L'Association n'en peut détacher un sou pour elle-même : plus que cela, elle paie tous les frais d'administration en considération de la contribution annuelle que doit payer chaque membre de la Caisse d'Economie.

Un comité de surveillance composé de cinq membres et choisi par les sociétaires, est chargé de protéger leurs intérêts en surveillant l'administration.

Que veut-on de plus ?

Chaque membre de la Caisse d'Economie qui paie sa contribution annuelle, devient par là même membre de l'Association St-Jean-Baptiste, et contribue par là à donner à cette association les moyens de faire tous les frais d'administration de la Caisse d'Economie.

Etait-il possible de donner plus de garanties, plus d'avantages ? L'Association St-Jean-Baptiste pouvait-elle fonder une œuvre plus philanthropique, plus nationale ?

Je suis de ceux qui, depuis vingt ans, cherchent à la mettre en état de faire des œuvres sérieuses, pratiques, vraiment utiles.

La Caisse d'Economie est une de ces œuvres, et je la recommande sans crainte de me tromper, à l'attention de mes compatriotes, de tous ceux qui croient qu'il est bon et sage de se protéger, soi et les siens, contre les incertitudes de l'avenir, contre les misères inévitables de cette pauvre vie humaine.

Elles seraient bien moins cruelles, ces misères, on épargnerait bien des charmes à ceux qu'on aime si on savait profiter de la protection et des avantages qu'offrent des institutions bienfaisantes et nationales comme la Caisse Nationale d'Economie.

L.-O. DAVID.

CHRONIQUE

Le Bonheur du Ménage

Par MARCELLE DU LAC

Est-il un spectacle plus charmant que celui d'un ménage vraiment heureux, où jamais un nuage ne vient troubler la félicité commune et où les deux époux, robustes et forts, parcourent gaillardement le chemin de la vie, sans laisser aux ronces de la route arracher la moindre brinde de leur constante tranquillité.

Ils n'ont qu'une même pensée et qu'un même cœur ; entre eux, c'est une émulation charmante pour satisfaire leurs désirs réciproques, pour aller au devant de tout ce qui peut plaire à l'un et à l'autre.

Ce ne sont que prévenances et attentions délicates de part et d'autre.

La femme chérit son intérieur et s'applique à le rendre aussi agréable que possible à son mari. Toujours prête et active dans sa maison, elle l'égayé de son joyeux babil, de ses chants et de sa belle humeur.

Elle se fait belle pour recevoir son seigneur et maître ; elle va au-devant de lui fraîche, enjouée pour le recevoir à son retour du travail quotidien, elle efface d'un baiser les soucis du jour, c'est le rayon de soleil qui traverse l'existence du travailleur.

Si celui-ci ramène quelques amis à son logis, il est sûr de trouver pour eux et pour lui un accueil chaud et réjouissant. Ses compagnons envient son bonheur, jalouant la beauté de sa femme et il jouit de l'envie qu'il crée parmi eux.

Voilà le parfait bonheur et il devrait toujours durer, rien ne devrait jamais ternir ces beaux jours ensoleillés, écarter ces deux êtres si bien faits pour boire ensemble à la coupe délicieuse du bonheur.

Mais, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes les instruments de notre propre bonheur et que la moindre imprudence, la moindre négligence peut faire écrouler sans rémission ce brillant échafaudage.

Un beau jour, le tableau change, sans raison apparente pour ceux qui oublient combien la femme est un être fragile et complexe, combien sa constitution demande de sollicitude.

La jeune femme que l'on a connue si riieuse, si rosée, si légère devient tout à coup triste et morose ; son moral s'affecte, sa gaieté disparaît, elle se néglige, elle néglige sa maison, sa toilette, son époux.

Au lieu du visage accueillant que celui-ci était accoutumé à rencontrer, il se trouve en face d'un être nerveux, détraqué, sans courage, à qui le moindre travail répugne, que le moindre bruit fatigue, que la plus légère caresse énerve.

Les amis qui fréquentaient cet aimable foyer deviennent de plus en plus rares ; ils voient que leur présence pèse, qu'ils ne sont plus les bienvenus et ils s'éloignent peu à peu.

C'est le moment de la crise fatale, et malheur à ceux qui négligeraient alors de faire appel à la vertu toute puissante des Pilules Rouges.

Une consultation chez les médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et le bonheur de ce couple charmant peut renaître.

Avec un traitement suivi, avec quelques boîtes de Pilules Rouges, la jeune femme reprendra ses forces, son teint, sa belle humeur.

La joie, la tendresse reviendront au logis.

Mais ne tardez pas, car les instants sont précieux et le moindre retard peut rendre incurable ce qui est encore une indisposition commune à toutes les femmes.

Ah ! combien les Pilules Rouges en ont sauvés de ces jeunes ménages, sauvés de l'affliction, de la douleur, de la séparation, de la honte parfois.

Quel avenir est réservé à la femme qui néglige aux premières atteintes du mal de prendre les soins que nécessite son état, qui ne va pas aussitôt s'adresser aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Faut-il faire ici le tableau de ce foyer désolé, faut-il dessiner la contre-partie de la délicieuse peinture que nous tracions au début.

Le mari absent, lancé dans le tourbillon du club, du jeu, de la mauvaise compagnie, du vice parce qu'il ne rencontre plus au foyer la tranquillité et l'affection dont il a besoin et auxquelles il aspire.

La femme désolée, se traînant à peine, aigrie de l'absence de celui qu'elle aime toujours, mais qu'elle a presque chassé du domicile conjugal par ses plaintes, ses énervements, sa tristesse.

Le nid devenu un enfer !

Nous n'avons pas besoin de nous appesantir plus longtemps sur ce lamentable portrait.

Mais qu'on nous permette de rappeler aux jeunes femmes qu'elles se doivent à elles-mêmes, qu'elles doivent à leur époux, à leur famille d'y songer toujours.

Le remède est à leur portée, elles l'ont sous la main et ce serait cruauté de leur part, de souffrir et de faire souffrir leur entourage quand il est si facile avec le merveilleux pouvoir reconstituant des Pilules Rouges de lutter victorieusement contre la nature qui veut saper le bonheur.

Aux hommes, les tracas et les soucis ; la femme, elle, est née pour être gaie ; dès qu'elle perd sa gaieté, c'est que quelque chose ne va pas, que la machine subit quelque détraquement.

Il faut y pourvoir aussitôt.

Jeunes femmes, soyez toujours sur le qui-vive et attentive au moindre malaise, n'attendez jamais le moment désespérant où la seule consolation que pourrait vous offrir la science, serait de vous dire : trop tard.

Les Pilules Rouges sont là pour vous rendre la vie, santé, joie, bonheur ; pensez-y sans cesse ; sachez qu'il y va de votre bonheur et du bonheur de celui que vous chérissez au-dessus de tout.

MARCELLE DU LAC.

VIN DES CARMES

Le
GARDIEN
du
FOYER

LES MARIS LUI
DOIVENT LA VIE
DE LEURS EPOU-
SES.



CARME DÉCHAUSSÉ

Le
Protecteur
des
FAMILLES

LES MARIS LUI
DOIVENT LA VIE
DE LEURS EPOU-
SES.

DEVENUE FORTE

Messieurs.—Que j'ai donc eu de la chance que mon mari vous ait rencontré ! Vous lui avez conseillé d'essayer votre VIN DES CARMES et quatre bouteilles m'ont entièrement remise au point que mes amis ne me reconnaissent plus. Je souffrais depuis des années de débilité générale, et j'avais essayé les médecins et toutes les préparations médicinales en vain. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien portante, et ma maigreur a disparu. Ce n'est pas cher, \$3.00 pour se guérir, et mon cas devra populariser votre excellent vin à Lévis où je suis bien connu.

Votre reconnaissante,

MME THOM. LEMELIN, Saint-David.

LA FEMME D'UN MEDECIN

Québec, 20 octobre 1899.

Messieurs.—Je fais usage de votre VIN DES CARMES sur l'ordonnance de mon mari. Depuis longtemps, je souffrais de douleurs si fortes dans l'estomac, que je perdais l'énergie, l'appétit et j'étais très faible. Il n'y avait que quelque jours que je prenais du VIN DES CARMES, que tout malaise disparut. Mon appétit augmente, et mes forces reviennent. Ce vin, quoique amer, est délicieux.

MME J.-A. GARNEAU.

COMME PAR ENCHANTEMENT

Berthier, 3 novembre 1899.

Mme A.-E. Joncas, de Berthier en bas, vient de sortir de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu où elle était rete-

ue depuis deux mois par une maladie grave. Elle attribue sa guérison au VIN DES CARMES, qui lui a rendu l'appétit et les forces comme par enchantement. Elle est maintenant très bien et j'autorise les propriétaires du VIN DES CARMES à se servir de mon nom.

Capt. A.-E. JONCAS.

LA MEILLEURE ANNONCE VIVANTE

M. J.-B. Légaré, le carrossier bien connu de Sainte-Foye, près de Québec, est venu féliciter la maison A. Toussaint & Cie, d'avoir introduit le VIN DES CARMES sur le marché.

" Il y a un mois et demi, disait-il, mon épouse, qui est âgée de 75 ans, était dans un état de débilité et d'amaigrissement qui la rendait presque impotente. Elle a alors commencé à prendre du VIN DES CARMES, et aujourd'hui la santé lui est entièrement revenue ; grasse, bien portante, elle a repris toute sa vigueur. Toute la paroisse de Sainte-Foye connaît les faits et est dans l'émerveillement. C'est la meilleure annonce vivante que vous puissiez désirer.

ELLE NE POUVAIT SE TENIR DEBOUT

Québec, 9 janvier 1900.

Messieurs.—Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant. Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé son bon appétit. Elle ne pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant des différents vins médicinaux si pompeusement annoncés depuis nombre

d'années. Dernièrement, le médecin lui prescrivit le VIN DES CARMES, et depuis les forces lui sont revenues par enchantement ; elle est maintenant aussi alerte que moi, et nos amis et clients qui l'avaient toujours vue si faible, n'en reviennent pas. Le VIN DES CARMES n'a pas encore eu de meilleure annonce que celle-là.

J. PEPIN, épiciier, 132 rue Massue, Québec.

SOUS LA FOI DU SERMENT

Province de Québec,
District de Québec.)

Je, soussignée, Joséphine Lacroix, épouse de Jacques Drouin, de la cité de Québec, déclare solennellement que j'étais malade d'une dyspepsie intestinale, que je souffrais de cette maladie depuis plusieurs années, après avoir fait l'essai de plusieurs remèdes mais sans effet ; que l'on m'a conseillé l'usage du VIN DES CARMES pour cette maladie ; que j'ai fait l'essai de ce vin et que trois bouteilles seulement de ce vin m'ont complètement guérie et que je ne saurais trop le recommander. Et je fais cette déclaration solennelle la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment sous l'empire de l'Acte de la Preuve en Canada (1893).

JOSÉPHINE LACROIX.

192, rue Boisseau, Québec.

Reçue devant moi, à Québec, la présente déclaration solennelle, le trois janvier mil neuf cent un.

FRED. AUDET.

Les patrons du MONDE ILLUSTRÉ. Patrons à 10 cts genres nouveaux. Patrons valant 25 cts pour 10 cts

UNE OFFRE SPECIALE

Les patrons exacts des modes publiées dans la page des dames peuvent être obtenus au prix uniforme de 10 cts chacun.

Ces patrons sont de parfaits modèles des genres les plus nouveaux et les plus en vogue actuellement portés.

Par arrangement spécial, nous sommes maintenant en état d'offrir à nos lectrices un choix complet des patrons les plus à la mode au prix nominal de 10 cts. De semblables patrons se détaillent partout à 25 cts chacun.

Ces patrons à 10 cts ne doivent pas être classés dans les patrons à bon marché, qu'on trouve ordinairement en vente dans les magasins à départements. Ils sont supérieurs en toute façon. D'une exactitude parfaite, ils représentent les dernières créations des toilettes qui auront le plus de vogue. Des illustrations et instructions complètes pour la coupe et la façon accompagnent chaque patron. Il y a un morceau pour chaque partie du vêtement à faire, le numéro et le nom des différentes pièces du patron et des instructions tellement complètes que chaque personne qui sait coudre peut faire un vêtement bien ajusté sans difficulté.

Ordonnez les patrons par numéro et spécifiez la mesure désirée.

Les patrons de corsages se donnent dans les mesures suivantes : 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs (mesure de buste).

Les patrons de jupes dans les mesures suivantes : 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34 et 36 pcs (mesure de taille). Si ces patrons sont demandés pour fillettes ou enfants, spécifiez l'âge. Si la mesure est donnée exactement, le patron s'ajustera parfaitement requérant seulement de légères retouches provenant de l'essayage et de ce qui convient à des épaules hautes ou obliques, etc.

Tous les ordres seront promptement remplis. Nulle n'aura à se plaindre d'aucun délai. On devra envoyer 10 cts en argent ou en timbres-postes avec la commande pour chaque patron désiré.

Adressez : MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

Ecrivez bien votre nom et votre adresse.

ABATTEMENT

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un léger exercice annonce la faiblesse du sang qu'il faut combattre avec les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

L'armée du Pape consiste en 100 soldats de garde suédoise, 200 hommes de police et 400 gentilshommes de garde.

RIEN DE TEL

Rien de tel que le *Baume Rhumal* contre les affections de la gorge et des poumons.

Le dernier recensement fait aux Etats-Unis montre que 12 p. c. de la population y est nègre ou mulâtre.

SUITE D'EXCÈS DE FATIGUES

A ceux qui sont épuisés par un excès de fatigues, les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard rendent la force, la santé, la vigueur.

En l'an 63, saint Paul visitait l'Espagne, il a été décapité en l'an 67. Il s'était converti en 35.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

CE SONT LES
Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

MESSIEURS.—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos *Pilules de Longue Vie Bonard*, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les *Pilules de Longue Vie Bonard* d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de *Pilules de Longue Vie Bonard*, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses *Pilules de Longue Vie Bonard*.

elle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent tous les jours des HOMMES, FEMMES et ENFANTS qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et d'autres maladies provenant de l'insuffisance

du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BEAUDRY,

44 rue Brébeuf.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Fra-Xavier.

M. FELIX GOUIN,

478 1/2 rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

DE

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et
Adresse



No. 16

LE JUBILE

Son histoire, ses étapes, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande. 52 pages, 3me édition. Franco : 12, 2 fr.—50, 6 fr.—100, 9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay Vendée, (France.)

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

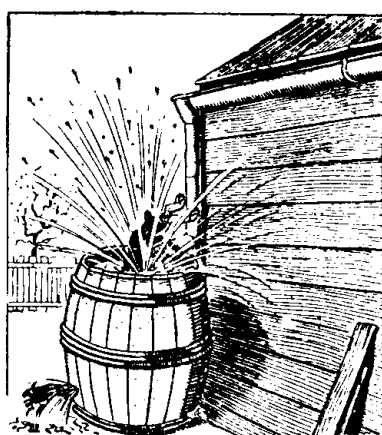
BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

07 RUE ST. JACQUES, MONTREAL



Une chasse mouvementée

SOIREEES DE FAMILLE

Afin de clore d'une façon superbe la saison si brillamment donnée par les artistes des Soirées de Famille, la direction a mis à l'affiche pour mardi, 14 mai, le fameux drame de salon intitulé : *Un Roman Parisien*. Cette fameuse production, qui a fait fureur sur toutes les scènes, du monde est l'œuvre d'Octave Feuillet, le grand dramaturge, lequel est l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* et d'une quantité d'autres œuvres magistrales. Afin de mieux rendre ce fameux drame, de donner une représentation qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici, on a décidé de prendre quinze jours et plus pour se préparer. C'est pourquoi la représentation la plus prochaine qui doit être en même temps la clôture de la saison sera donnée mardi, le 14 mai.

Il ne faut pas oublier que cette soirée est donnée de concert avec l'Union Ste-Cécile qui, pour la circonstance, nous fournira les entr'actes les plus brillants.

Ainsi, que le public patiente et qu'il attende avec impatience cette représentation sans égale.

—La première représentation théâtrale à Québec, a eu lieu le 31 décembre 1640.

—Le collège de Oberlin, Ohio, a été le premier à admettre les enfants des deux sexes, en 1833.

—Les sept plus puissants Etats du monde ont en tout 15 millions de soldats.

—On a inventé une machine en Autriche pour mettre le bran de scie en briques qui sont utilisées comme chauffage.

—Le Canada vient de faire imprimer un nouveau billet de \$4. Au recto, on remarque les édifices du Parlement d'Ottawa et au verso le portrait de Lady Minto.

—L'église Saint-Pierre de Rome peut contenir 54,000 personnes ; la cathédrale de Notre-Dame de Paris, 21,000 ; et l'église de Notre-Dame de Montréal, 12,000.

Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VER SOLITAIRE
par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthérifié
de FOUGÈRE Male Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

VOYAGES RIVET

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

... DEPART LE 28 JUIN 1901 ...

ITINÉRAIRE.

Montréal,	Paris,	Venise,	Marseilles,
Liverpool,	Lucerne,	Florence,	Lourdes,
Londres,	Milan,	Rome,	Bordeaux,
Rouen,	Lugano,	Gênes,	Paris,

\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 418 RUE RACHEL, Montréal.

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, pressez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîte de chasse plaquée en Or, bien gravée, et les autres recevront "Le Beau" Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque aura lieu à son bureau principale, 176 rue St-Jacques,

MARDI, LE 7 MAI PROCHAIN, A 1 HEURE P.M.

pour la réception du rapport annuel et autres états et l'élection des directeurs.
Par ordre du bureau des Directeurs.
HY. BARBEAU,
Gerant.

Montréal, 30 mars 1901.

GRATIS.

DEPT CHIZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

\$10,000 de Valeurs données Gratuitement Dames et Fillettes demandées pour introduire notre plus nouveau fac-simile des Portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes, dont quelques-unes sont représentées et dessinées. 36 Primes Précieuses, au Choix. Ne tardez pas à nous envoyer vos noms et adresses, et nous vous enverrons un sujet de ces portraits et notre catalogue complet. Illustré de primes. Venez les portraits, renvoyez l'argent et votre prime vous sera envoyée **ABSOLUMENT GRATUITS**. Nous reprints tous les portraits non vendus. L'offre est valable et ne sera faite que pendant un délai très court.

ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO.,
Dept. 8 Toronto.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ - GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PÉTI-
LIÈRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

la gomme du docteur Adam guérit instantanément le mal de dents 10 cents en vente partout

DEPT CHIZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME

Traitement au liquide sec

Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

LAMPES à GAZOLINE

"THE BEST"

THE MODERN LIGHT, 1588 Ste-Catherine
(En face de Dupuis Frères).

GAGNEZ CETTE MONTRE

en vendant seulement que 2 douzaines de magnifiques photographies de la Sainteté Léon XIII à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers genres de l'art photographique. Tout le monde aimerait à avoir une belle photographie de sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent si facilement. Écrivez-nous et nous vous enverrons par la poste. Quant vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritable mouvement à cylindres américains. C'est une montre recommandable. Elle tient parfaitement le temps et avec du soin durera dix ans. Écrivez aujourd'hui.

THE PHOTO ART CO., BOITE 1920 TORONTO, CAN.

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPLIN
268 rue St-Lauren
Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendides décors de couleurs et fleurs divers, en papier nacré et fleurs d'acier. Ils sont absolument ravissants. Ils valent au bas prix 25c. mais comme nous en avons 100,000 à découper nous les vendons à 10c. chacun. Pour l'argent et nous vous enverrons une superbe prime d'une valeur exceptionnelle. Écrivez-nous et nous vous enverrons un petit lot à titre de remerciement. Nous enverrons une prime d'une valeur exceptionnelle. Écrivez-nous et nous vous enverrons un petit lot à titre de remerciement.

Colonial Art Co.,
Confederation Bldg., Toronto.

PILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT

et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEMENT GRATUITEMENT. Écrivez-nous et nous vous enverrons une BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00. Dr. J. HARTZ, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1706, rue Notre-Dame, Montréal, aux mains des épilépiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Écrivez à

Dr R. H. KLINE, Ed.
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

THEAT
C'est d'Enner
M. Gaze
la semaine
tional E
scène d
l'Union
Jamais
montées
Montréal
Il y a
ton, nor
qui sont
drame
au conte
se termi
nier, n
Jacques
teurs a
qui don
lier pou
Parm
admirer
Air" o
de Vau
"la pla
un très
la Salp
nière F
avec l'é
les deux
Le rô
conté à
le plus
gnie de
venon,
J. Daou
Frochar
M. God
de la Sa
Henriet
ront ren
zières, l
Filion,
Pend
jouera
pour K
améric
FAIR
La fa
trait r
régime
Chimist
—La
chaque
et 5,00
Si l'o
commen
faciles
—C'e
le plus
pour lu
P
Préc
éviter l
sentie
du Ban
—L'
vaut en

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

C'est la célèbre version de l'œuvre de d'Ennery, par Kate Claxton, traduite par M. Cazeneuve qui sera représentée toute la semaine du 29 avril, au Théâtre National Français, avec la superbe mise en scène de Casarant, ancien régisseur de l'Union Square Theatre, de New-York. Jamais *Les Deux Orphelines* n'ont été montées avec autant de soin et luxe à Montréal.

Il y a, dans la version de Kate Claxton, nombre de changements importants qui sont loin de nuire à la beauté du drame. Ainsi, au dénouement, le duel au couteau entre Pierre et Jacques, ne se termine pas par la mort de ce dernier, mais bien par l'arrestation de Jacques et de la Frochard. La fin de plusieurs autres actes est aussi changée, ce qui donne à la pièce un attrait particulier pour le public français.

Parmi les principaux tableaux que l'on admirera, citons "Le pavillon de Bel-Air", où a lieu le duel entre le chevalier de Vaudrey et le marquis de Preles; "la place Saint-Sulpice", à Paris, avec un très bel effet de neige; "la maison de la Salpêtrière" et la "maison de la mère Frochard" sur le bord de la Seine, avec l'émouvant duel au couteau entre les deux frères, Jacques et Pierre.

Le rôle du chevalier de Vaudrey a été confié à M. Cazeneuve qui l'a joué avec le plus vif succès à Cleveland, en compagnie de Kate Claxton, de Charles Stevenson, de Mme Janascheck, etc. M. J. Daoust interprétera le rôle de Pierre Frochard; M. Hamel celui de Jacques; M. Godeau celui de la Frochard; Mme de la Sablonnière et Mlle Rhéa ceux de Henriette et de Louise. Les autres seront remplis par Mmes Bouzelli et Nozières, Mlle Béranère et MM. Bouzelli, Filion, Palmiéri, Petitjean, etc.

Pendant la représentation l'orchestre jouera la musique écrite spécialement pour Kate Claxton, la célèbre actrice américaine.

FAIBLESSE CHEZ LA FEMME

La faiblesse chez la femme disparaît rapidement si elle suit un bon régime avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

La diplomatie anglaise dépense chaque année 85,000 piastres en dépêches et 5,000 piastres en timbres poste.

BIEN EMBARRASSÉE

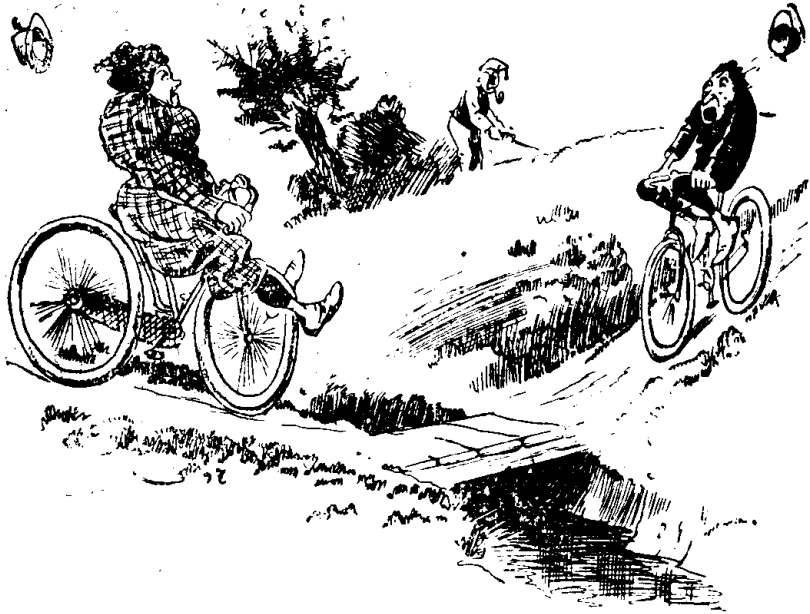
Si l'on n'avait pas le *Baume Rhumal* comment chasserait-on les rhumes si faciles à attraper?

C'est le Parlement français qui est le plus couteux de tous: on dépense pour lui 1,500,000 piastres par an.

PREVENIR OU GUERIR

Précaution nécessaire contre le rhume; éviter les courants d'air. Précaution essentielle pour guérir le rhume: prendre du *Baume Rhumal*.

L'opium que l'Inde vend à la Chine vaut en moyenne 7,000 piastres la tonne.



RENCONTRE DÉSAGRÉABLE

La dame. — Au nom du ciel! garez-vous! je suis une débutante!
Le monsieur. — Impossible, moi aussi je suis un commençant!!

La Pharmacie C. Beaupré

S'ETABLIRA AU MOIS DE MAI, AU

Coin N. O. RACHEL et SAINT-HUBERT.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 29 AVRIL

LES deux ORPHELINES

VERSION DE KATE CLAXTON

PAUL CAZENEUVE dans le CHEVALIER

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES: Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi à 2.15 heures.
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Bell Tel: East, 1736
Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Tél Marchands 520

Entrée principale: 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine EAST LYNNE

GRATIS



Graphophone offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines de photographies de Sa Sainteté Léon XIII., magnifiquement finies, grandeur Cabinet, 5x7 pouces à 10c. chacune. Tout le monde veut en avoir. Elles se vendent à première vue. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Phonograph Co., de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants: Un discours, "Song of Sixpence"; Solo de Piccolo, "Mocking Bird"; imitation du chant du rouge gorge, cris du crapaud, des dinde, poulets, autruches, etc.; et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les photographies. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone, avec instructions complètes, tous frais payés. **THE PHOTO ART CO., Boite 91, TORONTO, ONT.**

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance

\$5.00 à \$10.00 PAR SEMAINE.

GRATIS

On demande des Garçons, des Fillettes, des Hommes et des Femmes qui desirant gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine. Pouvez-vous arranger les lettres mélangées dans cette annonce, pour former un des mots de l'année?

SPBETEEMR

Si vous le pouvez, envoyez-nous la réponse de suite, avec les mots pour frais, et nous vous expédierons une boîte échantillon de **RED CROSS REMEDY**, et aussi **GRATIS** une magnifique Epingle à Cravate pour Dame ou Monsieur, ainsi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucuns expériences requises.

LA CIE. RED CROSS REMEDY.
206 Confederation Building, Toronto.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vrament artistiques. Splendide-ment décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c, mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront le plus à la fois.

— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste de 35 primes de valeur. Venez les cadres, retournez-nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco. **THE COLONIAL ART CO.,** 215 Confederation Bldg., Toronto.



Give the CHILDREN
A **Bowl**
SANDWICH

L.M. PENFIELD



GUERI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé?**

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA **GUERISON des RUPTURES**

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

ON DEMANDE DES DAMES
pour signer un de nos chapeaux garnis, model *Forsyth*.

Il s'agit de garnir avec Feuillage, Fleurs et Crepe de Soie, ils sont à la mode portée ce Printemps. Nous en donnons un nombre limité pour annoncer notre nouvelle ligne d'accessoires. Remettez un crayon, finis en or, montés avec perles. Envoyez nous simplement votre nom et adresse et nous vous enverrons deux douzaines d'échantillons qui se vendent à 100, chaque, retournez nous l'argent, et nous vous donnerons un de ces jolis chapeaux très bien paqueté en une boîte pour la vente de deux douzaines d'échantillons seulement. Tout ce que nous vous demandons est que vous le montriez à vos amis. Ecrivez de suite et soyez la première dans votre localité.

Gratis

THE MAXWELL CO., DEPARTMENT 48 TORONTO

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c ; M. Bergeret à Paris, par A. Franco, 90c ; Au coin d'une dot, par L. de Tinsheu, 90c ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c ; Annie de cœur, par R. Maizeroy, 90c ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcy, 90c ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c ; Le Roi du K ondyke, par A. Turanne, 90c ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Ponget est le grand préserveur de toutes ces maladies. Son electricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minimum de 50 cent.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

L'OBESITÉ



FUCUS PHYTOLACCA SAUTER

DEPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

4430



—Sapristi, docteur... je ne vous ai pas dit de l'arracher, mais de la plomber.

L'opération n'en sera que plus facile, maintenant, et sans douleur.

RIPANS

L'armoire de médecines de la famille

ressemblait d'ordinaire à un petit magasin de drogues. Il fallait un bon nombre de bouteilles, de boîtes et de flacons pour contenir les nombreux médicaments. Les grands comme les petits la fuyaient autant que possible. L'inconvénient du mesurage des médecines en rendait l'usage ennuyeux et il y avait aussi le danger de se tromper de dose. La science a tout changé cela. Aujourd'hui, de meilleurs résultats sont obtenus par les remèdes en pastilles. Il n'y a aucun danger de renversement ou de casse et la dose est toujours juste. En cela, les Ripans Tabules occupent la première place. Elles sont composées de rhubarbe, d'ipécac de menthe, d'aloès de noix vomique et de soda. La formule a été recueillie à l'ancien hôpital de Roosevelt, N. Y., et a été approuvée par les médecins depuis des années. Pour la cure de l'indigestion, de la constipation, de la bile, du mal de tête, de l'étourdissement, et des troubles d'estomac ce remède est d'un effet merveilleux. Plus les Tabules sont connues, plus grande est la demande. Certaines gens restent attachés aux remèdes liquides d'autrefois, mais la majorité préfèrent une bonne médecine comme les Ripans, qui sont faciles à prendre, aisées à porter et facile à acheter.

10 Tabules pour 2 cents. Dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulagé. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon : 5 fr. Franco : 1 \$

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe les Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de Rousseur.

Il date de 1849

GEN DREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent
MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

FAIBLE ? NERVEUX ? EPUISÉ ?

Essayez-le

VIN MARIANI

LE TONIQUE FRANCAIS IDEAL

Pour le Corps, les Nerfs et le Cerveau

Certificats écrits de 8,000 Médecins Canadiens et Américains.

Renforceit, Vivifie, Rapide, Agréable.

J.A. DUMAS

Photographe

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

" No 2. — Ne sais que ceci : Votre présence urgente à Paris pour grosse affaire. — Ai reçu mission faire remettre dans le tombeau Kowarwieff les notes qui vous sont destinées quant à présent, et les fonds dont vous aurez besoin. — Ci-joint cent mille francs.

La figure du jeune homme s'illumina.

— Les cent mille francs sont là... dit-il en interrompant de nouveau sa lecture et en touchant de la main gauche le tiroir-caisse de son bureau.

Ce serait un joli acompte sur la fortune que je me suis promise, mais ce ne serait qu'un acompte... J'ai rêvé des millions, je les veux et je les aurai...

Après ce court monologue, il reprit sa lecture.

La note continuait ainsi :

" Vous mettez dans le tabernacle du tombeau, reçu de cette somme. — Cette nuit, à une heure, un envoyé extraordinaire de V. . arrivera à la gare du Nord. Vous irez à sa rencontre et vous le connaîtrez facilement à son bras gauche qu'il portera en écharpe. — Vous l'aborderez par ces mots : " Venez-vous de Chantilly. " — Et vous recevrez de lui notes contenant les derniers ordres. — Cet envoyé sera V. . "

— Et toujours pour signature le V suivi de deux étoiles... murmura le jeune homme. Le passeport que je viens de serrer établissait l'identité du voyageur à l'écharpe, identité vraie ou fausse, et plutôt fausse que vraie, ceci pour moi n'est pas douteux... Du diable si personne le réclame ! ...

Replaçant alors le second papier sur celui qu'il avait précédemment parcouru, il en prit un troisième.

— Voici, dit-il, le document précieux que portait l'homme de la gare du Nord, et qui m'a éclairé au milieu des ténèbres où je m'égarais... J'étais en face d'une énigme, maître de ce papier j'en tenais la clef...

Il lut presque à haute voix :

" CECI EST MON TESTAMENT

" Moi, soussigné, sain de corps et d'esprit, habitant à Londres mon hôtel de Regent-Street, j'écris ici mes dernières volontés.

" Mon père et ma mère sont morts depuis longtemps.

" Je n'ai jamais eu qu'une sœur.

J'aurais voulu aimer et rapprocher de moi cette sœur, puisqu'elle constituait mon unique famille, mais sa conduite m'a forcé à rompre toute relation avec elle. A la suite de la mort de son premier mari Jean de Gibray, j'ai fait enlever sa fille Simone pour la faire élever loin de cette mère indigne. J'ai su encore qu'elle s'est remariée en 1858 et que de ce second mariage est née une fille portant le prénom de MARIE et le nom de son père, BRESSOLLES.

" En travaillant pendant vingt années avec un ardeur soutenue et des chances constamment favorables j'ai amassé une grande fortune.

" Je possède à l'heure qu'il est DOUZE MILLIONS SEPT CENT CINQUANTE MILLE francs, sans compter mon hôtel de Londres, et les meubles, tableaux, objet d'art de toute nature, qu'il renferme.

" Cette fortune, en valeurs de premier ordre et en lettres de change sur les plus solides maisons de banque de l'Europe, est déposée à Londres chez l'honorable Richard Sangsby, solicitor, investi de ma con-

fiance entière... Le détail se trouve en outre entre les mains de Michel Brémont, mon commensal et mon unique ami depuis plus de quinze ans.

" C'est Michel Brémont que j'institue mon exécuteur testamentaire, lui enjoignant de répartir ainsi qu'il suit les sommes qui composent mon avoir :

" 1o. A SIMOINE DE GIBRAY, fille légitime, née du mariage de ma sœur Valentine Dharville, avec M. Jean de Gibray, six millions.

" 2o. A MARIE BRESSOLLES, fille légitime de ma sœur Valentine Dharville, femme ou veuve de Ludovic Bressolles, six millions.

" 3o. Les sept cent cinquante mille francs et l'hôtel de Regent-Street, formant le surplus de ma fortune, appartiendront à mon exécuteur testamentaire, Michel Brémont, à qui je laisse les notes précises et détaillées qui lui seront nécessaires pour retrouver la première fille de ma sœur.

" 4o. Marie Bressolles, doit habiter Paris avec son père et sa mère, si tous deux sont vivants, ou avec celui des deux qui survit, à moins qu'elle soit orpheline ou mariée, chose facile à savoir.

" 5o. La remise de ma fortune aux ayants droit sera fait par l'honorable Richard Sangsby, solicitor, une année, jour par jour, après celui de mon décès.

" 6o. Si l'une des deux filles de ma sœur était morte la part de l'une reviendrait à l'autre.

" 7o. Si elles étaient mortes toutes deux au jour anniversaire de ma mort, ma fortune entière, sur le vu de leurs actes de décès, reviendrait à mon ami et exécuteur testamentaire Michel Brémont.

Je prie mon ami Michel Brémont de s'occuper seul des recherches qu'il faudra faire pour retrouver Simone de Gibray.

" Fait à Londres le 20 août 1876.

" ARMAND DHARVILLE. "

Après avoir achevé sa lecture, le jeune homme de la rue de Navarin eut aux lèvres un étrange sourire.

— Pièce d'une importance capitale et qui doit me donner des millions !... dit-il en déposant sur son bureau la copie de l'acte testamentaire.

Il ajouta, en prenant un autre papier :

— Et voici les notes qui complètent ce testament bizarre...

XV

Les notes jointes au testament disaient ce qui suit :

" PREMIÈRE NOTE : Le 15 novembre 1854, Simone de Gibray, dont le père venait de mourir de chagrin née depuis trois jours, fut enlevée secrètement par moi à sa mère, que je savais ou du moins que je supposais capable de la faire disparaître.

" A la même date, l'enfant fut inscrite sur les registres de l'état civil, à la mairie du troisième arrondissement de Paris.

" Au moment où j'écris, elle a vingt-deux ans...

" Le 17 novembre de la même année, je confiai l'enfant à une nourrice, Claudine Charvet, demeurant à Vic-sur-Braignes, département de l'Yonne, et je remis à cette nourrice une somme de trente mille francs, pour élever la petite fille.

" ARMAND DHARVILLE. "

" DEUXIÈME NOTE : Ayant, au bout d'une dizaine d'années, perdue de vue complètement ma sœur, je ne puis dire ce qu'elle est devenue, mais il me semble possible et facile de retrouver sa trace à l'aide de ce seul renseignement : Son mari se nommait Ludovic Bressolles, il était architecte et il habitait Paris.

" ARMAND DHARVILLE. "

Le jeune homme de la rue Navarin poursuivit en jetant les yeux sur le dernier feuillet copié par lui :

— Et voici enfin quelques lignes adressées à celui qui devait recevoir les mystérieux papiers : — " Armand Dharville est mort le 30 décembre 1876. — Il importe de bien comprendre que si les deux enfants avaient cessé de vivre avant l'année révolue et le jour fixé pour le partage de la fortune, cette fortune resterait aux mains de V***** qui la partagerait également entre les***** " Faire agir UNE CONSCIENCE FACILE en la surveillance. "

Un sourire d'une indéfinissable expression vint aux lèvres du jeune homme.

— Allons, murmura-t-il, décidément le hasard qu'est un grand maître m'a lancé sur une bonne piste !... Me voici possesseur d'un secret qui vaut douze millions sept cent cinquante mille francs !... Joli denier, parole d'honneur ! Ah ! messieurs les CINQ étoiles, puisqu'il paraît que vous seriez cinq à partager [le gâteau, il m'en faudra ma part... Je crois l'avoir largement gagnée ! L'homme, quel qu'il soit, ne rencontre souvent qu'une fois dans sa vie l'occasion de faire fortune... Celui qui ne profite point de cette occasion unique est un niais, indigne d'arriver jamais ! Je ne serai pas celui-là ! Je tiens la chance et je jure bien qu'elle ne m'échappera pas ! !

Il rassembla les notes qu'il venait de lire, ou plutôt de relire les plaça dans un buvard qui se trouvait sur son bureau et poursuivit en prenant le portefeuille :

— Maintenant il faut mettre les originaux à l'abri de toute atteinte... On ne sait pas ce qui peut arriver...

Il jeta un coup d'œil rapide sur les meubles garnissant son cabinet.

— Où seront-ils le mieux en sûreté ?... fit-il.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Rien ne presse... je vais les déposer provisoirement dans le haut de ma bibliothèque... J'aviserai plus tard.

Prenant alors un siège dont il se servit comme d'escaiveau, il plaça le portefeuille sur la tablette supérieure du meuble qu'il venait de désigner, et qu'encombraient des liasses de journaux et de brochures au milieu desquelles il le glissa.

La cachette provisoire était excellente en effet, car la couche épaisse de poussière couvrant les liasses démontrait surabondamment que l'idée de mettre de l'ordre dans un tel chaos ne traversait l'esprit de personne. La bibliothèque fut fermée à double tour et la clef retirée de la serrure.

* *

En ce moment la pendule sonna neuf heures.

Maurice Vasseur, ainsi se nommait le jeune homme de la rue Navarin, âgé de vingt-quatre ans environ, mais paraissant plus jeune, joignait à l'âme la plus perverse une nature brutale et souple à la fois.

Doué d'une intelligence hors ligne et d'une imagination vive, il appliquait l'une et l'autre uniquement au mal et, dévoré par la soif des plaisirs de toute nature, par l'ambition de mener la grande vie, il s'était promis d'arriver à la fortune, à une fortune énorme, à quelque prix que ce fût, fallût-il risquer sa tête pour atteindre le but, et nous savons déjà qu'il se tenait parole.

Dans le monde il se donnait pour journaliste.

En cela il ne mentait pas complètement.

Il faisait en effet sinon du journalisme du moins du reportage, dans une petite feuille, et se livrait à ce travail, moins pour le très mince profit qu'il en pouvait tirer que pour avoir droit de placer sur sa carte, au-dessous de son nom, ces trois mots :

RÉDACTEUR AU "SCORPION"

Ce qui lui donnait, croyait-il, une certaine importance dans le monde qu'il fréquentait, et mettait à sa disposition des billets de spectacle et des entrées dans les cafés-concerts, les bals, etc...

Maurice Vasseur n'avait point de fortune, mais il touchait une pension mensuelle fournie par une personne encore inconnue de nos lecteurs et qui doit tenir une grande place dans ce récit.

Il jouait beaucoup, en outre, avec une chance singulièrement persistante, et grâce à ses gains habituels il établissait l'équilibre entre ses dépenses et ses ressources.

Laissons l'assassin faire sa toilette et se préparer à sortir. Retournons au cimetière du Père Lachaise et suivons les traces de l'inconnu au paletot fourré que nous avons vu s'agenouiller sur une tombe, y déposer une couronne, puis prendre un intérêt manifeste à l'enquête commencée au sujet du drame effroyable dont le tombeau de la famille Kourawieff avait été le théâtre.

Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils que le commissaire de police, au moment où il invitait les témoins à attendre dans les bureaux du conservateur du cimetière, avait jeté un coup d'œil sur le groupe qui l'entourait, et demandé ce qu'était devenu le curieux, confortablement vêtu, remarqué par lui au milieu des ouvriers quelques minutes auparavant.

S'ils se rappellent cela, ils n'ont certainement pas oublié que Cabriol, le contremaitre des marbriers, interrogé à ce sujet, répondait textuellement ceci :

—Monsieur le commissaire, il vient de partir, mais il n'avait rien vu, étant arrivé après la découverte pour nous questionner... Il restait là en flâneur... histoire de se balader un peu...

XVI

En effet, après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur du monument funèbre et aperçu le visage de la femme assassinée, ce qui l'avait fait violemment tressaillir, l'homme aux fourrures s'était retiré, marchant au départ comme à l'arrivée, sans précipitation, d'un pas égal, d'un air indifférent, mais la tête penchée sur la poitrine, tandis que ses traits contractés exprimaient une angoisse profonde.

Il conserva sa démarche lente et son attitude de flâneur insouciant jusqu'à la grille du cimetière ; mais, aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, son allure se modifia brusquement, et ce fut d'un pas rapide comme celui d'un jeune homme allant à un rendez-vous d'amour qu'il remonta le boulevard jusqu'à la rue Oberkampf.

Au point d'intersection du boulevard et de cette rue se trouve une place de voitures.

Il monta dans un fiacre.

—A la course ou à l'heure ? demanda le cocher.

—A la course, répondit-il.

—Où allons-nous ?

—Rue Béranger. Vous m'arrêterez au coin, près du boulevard du Temple.

—Le cocher fouetta son cheval, et au bout de dix minutes fit halte à l'endroit indiqué.

L'homme mit pied à terre, paya sa voiture et s'engagea dans la rue Béranger.

Arrivé au numéro 18, il entra, suivit un couloir et

monta vivement l'escalier d'un corps de bâtiment situé dans la cour, entre la maison de la rue Béranger et celle dont la façade s'élève sur le boulevard du Temple.

Arrivé au troisième étage, il tira de sa poche une clef et ouvrit l'une des deux portes qui se trouvaient sur le carré et donnaient accès dans deux appartements séparés.

Il entra dans une antichambre sombre, communiquant avec une salle à manger qu'il traversa pour arriver à une salle à coucher meublée d'un lit, d'une armoire à glaces, d'une table de toilette et de quatre chaises.

Ce mobilier, d'une excessive simplicité mais d'une propreté irréprochable, était en bois de noyer.

Les rideaux de la fenêtre donnant sur la cour étaient en damas de laine de couleur sang de bœuf.

Des rideaux de même étoffe et de même couleur enveloppaient le lit derrière lequel, réunis par une couture solide, ils cachaient entièrement la muraille.

Le papier de la chambre, imitant le chêne verni, formait des panneaux comme ceux qu'on voit assez souvent dans les salles à manger bourgeoises, ce qui produisait un effet singulier et faisait supposer que le propriétaire, guidé par une louable économie, louable au point de vue de ses intérêts personnels, s'était servi, pour tapisser cette pièce, d'un solde de vieux papier acheté au rabais.

L'homme aux fourrures referma la porte, s'approcha du lit, le tira en avant, passa derrière, dans la ruelle improvisée, se glissa sous les rideaux soulevés et, se courbant jusqu'à terre, promena sa main sur le parquet.

Ayant trouvé ce qu'il cherchait à tâtons, il appuya son pied sur une feuille de ce parquet et opéra une forte pression.

Alors une chose singulière se produisit

Un compartiment du parquet, mesurant environ deux pieds carrés, compartiment sur lequel était placé l'homme aux fourrures, s'abaissa lentement, et l'inconnu descendit avec elle, comme au théâtre un acteur descend par une trappe anglaise dans le deuxième ou le troisième dessous.

Cette trappe s'arrêta au moment où la tête seule de l'homme émergeait encore du trou pratiqué dans le parquet.

L'homme sortit un bras ; le lit, ramené à sa position normale, dissimula complètement l'ouverture béante.

Ceci fait, le trapillon reprit son mouvement de descente et s'arrêta de nouveau au bout de quelques secondes, sans choc et sans secousse.

De profondes ténèbres enveloppaient l'inconnu.

Sa main droite chercha quelque chose sur la muraille qui lui faisait face et rencontra bientôt un bouton de métal qu'elle pressa fortement.

Un craquement sec se fit entendre.

Le mur, tournant sur ses gonds invisibles, s'ouvrit comme les battants d'une armoire et la lumière remplaça l'obscurité.

L'homme sortit alors de l'espèce de cheminée dans laquelle il se trouvait.

Le plateau grâce auquel il était descendu remonta d'un mouvement lent et régulier, et ferma hermétiquement l'ouverture déjà cachée par le lit à l'étage supérieur.

L'homme alors repoussa les deux pans de boiserie qui s'étaient entr'ouverts pour lui livrer passage.

Un craquement sec se fit entendre de nouveau et, quand ces pans se furent rapprochés, l'œil le plus clairvoyant n'aurait pu découvrir les jointures de la porte secrète sous les panneaux qui décoraient une pièce de grandeur moyenne.

L'inconnu se trouvait à une étage au-dessous du sien, et dans le corps de logis dont la façade s'élevait sur le boulevard du Temple.

Rien de plus bizarre que la pièce dont il venait de franchir le seuil.

On eut dit le magasin d'un costumier de théâtre.

Des habillements de toute nature, depuis la blouse de l'ouvrier jusqu'au frac bordé du sénateur et à la soutane de l'ecclésiastique, depuis les loques sordides du mendiant jusqu'à l'uniforme battant neuf de l'officier, depuis la livrée coquette d'un valet de bonne

maison, jusqu'à la tenue correcte d'un gentleman allant dans le monde, et au complet du gommeux partant à cheval pour le bois de Boulogne, s'accrochaient à des patères scellées les unes à côté des autres dans la muraille.

Dans une armoire se trouvaient, des supports, de nombreuses perruques, véritables œuvres d'art imitant la nature à s'y méprendre.

Dans une autre, des coiffures variées, casquettes à trois ponts, chapeaux à haute forme et chapeaux mous, képis de soldat et d'officier, etc., etc...

En un clin d'œil l'inconnu quitta son vêtement.

Avec une rapidité non moins grande il revêtit un costume ecclésiastique qu'il compléta par une perruque grisonnante à tonsure, et par un chapeau plat à larges bords.

Ainsi déguisé et méconnaissable, il quitta l'appartement et descendit les deux étages qui le séparaient de l'allée conduisant d'un côté au boulevard du Temple et de l'autre à la cour au delà de laquelle se trouvait une issue sur la rue Béranger.

La maison n'avait de concierge que de ce côté.

L'inconnu sortit par le boulevard, descendit les marches qui se trouvent en face du théâtre Déjazet, et gagna la station de voitures de la place du Château-d'Eau, aujourd'hui place de la République.

Il prit un fiacre et donna l'ordre de le conduire à l'endroit où la rue de Grammont débouche sur le boulevard des Italiens.

Là il descendit de voiture et suivit pédestrement la rue jusqu'à l'Hôtel des Pays-Bas.

—Indiquez-moi, je vous prie, la chambre no 17... dit-il à un garçon de service.

Le garçon répondit en désignant un corps de bâtiment :

—De ce côté, monsieur... Escalier B... au deuxième Le faux ecclésiastique se dirigea vers l'escalier indiqué, gravit les marches et s'arrêta au second étage, en face d'une porte sur laquelle se voyait le numéro 17.

Il frappa.

Un pas se fit entendre à l'intérieur.

La porte s'ouvrit à moitié.

Un homme qui pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, mais qui paraissait plus vieux que cet âge, se montra dans l'entre-baillement.

Cet homme avait des cheveux frisés, d'une blancheur de neige.

Il portait sa barbe entière, aussi blanche que ses cheveux et taillée en éventail.

En apercevant l'ecclésiastique il fit un pas en arrière ; son visage exprima la surprise et même l'appréhension.

—Ne vous trompez-vous pas, monsieur ? murmura-t-il.

Le prêtre répliqua en saluant :

—Je ne crois pas, car je demande monsieur Jules Thermis...

En entendant la voix qui venait de parler, le vieillard poussa une exclamation joyeuse, tandis que l'expression de sa physionomie se modifiait.

—Verdier ! fit-il en tendant les deux mains au nouveau venu.

Ce dernier mit vivement un doigt sur ses lèvres, entra et referma la porte derrière lui.

—Imprudent ! dit-il. Le nom de Verdier ne doit pas plus être prononcé que celui de Pierre Lartigues, le tien !

—C'est vrai, mais que veux-tu ?... La joie de te revoir après cinq années de séparation m'a fait oublier toute prudence... Je m'attendais si peu à ta visite...

—Tu ne sais donc rien ? demanda Verdier à voix basse.

—Rien... fit Pierre Lartigues avec inquiétude. Se passe-t-il quelque chose d'anormal ?

—Peut-on parler sans crainte d'être entendu ?

—Oui... J'occupe un appartement complet. Passons dans ma chambre à coucher... Elle est isolée et les murailles sont épaisses.

Lartigues conduisit son visiteur dans la pièce désignée et referma la porte.

—Ici tu peux parler librement, reprit-il. Puisque

tu m'
ne va
—C
—E
—R
—C
—A
—A
metur
—T
—N
—F
—P
Ma cl
ordre
consé
—T
monu
—A
nuit t
solitu
Ver
—T
site d'
—J
sais-tu
avec t
Que se
—H
il se
nous
quent
crets.
l'affair
—S
tiges
—N
nous,
qui po
Pour
que je
l'assas
—L
—O
d'appa
Lart
—H
—H
le cada
de bron
faire le
enquêt
L'ha
mains
sion de
Ver
—Ce
ont dé
—Co
—H
Kouraw
porte,
déclara
est ven
—Pa
tière ?
—Ce
inquiet
suis all
—Je
—O
—L
—U
en bille
—Qu
dans le
—En
l'intéri
et vide

tu m'as demandé si je ne savais rien, c'est que tout ne va pas comme il faut...

—C'est vrai... Le motif de ma visite est sérieux.

—Exulique-toi vite.

—Es-tu allé hier au tombeau Kourawieff ?

—Oui.

—A quelle heure ?

—A quatre heures et demie... un peu avant la fermeture du cimetière...

—Tu as pénétré dans le tombeau ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il m'a été impossible d'ouvrir la porte... Ma clef n'allait plus... J'ai pensé qu'obéissant à des ordres donnés, tu avais fait changer la serrure... En conséquence, j'attendais un mot qui me renseignât...

—Tu n'as rien aperçu d'insolite aux environs du monument funèbre ?

—Absolument rien... Le temps était froid... La nuit tombait. Le cimetière offrait l'aspect d'une vaste solitude...

VII

Verdier reprit :

—Tu n'as pas reçu, cette nuit ou ce matin, la visite d'un envoyé de Londres ?

—Je n'ai reçu personne... répondit Lartigues. Mais sais-tu que tu commences à m'inspirer des craintes avec tes questions singulières et ton air mystérieux... Que se passe-t-il donc ? Parle-moi franchement.

—Il se passe, fit le nouveau venu baissant la voix, il se passe que quelqu'un a découvert l'endroit où nous plaçons notre correspondance, et que par conséquent ce quelqu'un est aujourd'hui maître de nos secrets... maître du moins de celui qui se rapporte à l'affaire de Londres...

—Serait-ce un homme de la police ! murmura Lartigues en fronçant le sourcil.

—Non, rassure-toi... Si la police s'occupait de nous, je t'aurais invité à filer immédiatement... Celui qui possède notre secret est un habile et hardi coquin... Pour s'emparer des cent mille francs et des papiers que je te faisais parvenir, il n'a pas reculé devant l'assassinat...

—L'assassinat ! répéta le vieillard épouvanté.

—Oui... Il a sans hésiter tué la femme chargée d'apporter les notes que je recevais au cimetière.

Lartigues frissonna de tout son corps.

—Il a tué Jenny Stall ! s'écria-t-il ensuite.

—Il l'a tuée dans le tombeau Kourawieff... J'ai vu le cadavre au moment où on venait de forcer la porte de bronze, et où le commissaire de police entra pour faire les constatations légales et pour commencer une enquête.

L'habitant de l'Hôtel des Pays-Bas joignit les mains et leva les yeux vers le plafond avec une expression douloureuse.

Verdier reprit :

—Ce sont des ouvriers marbriers qui, ce matin, ont découvert le crime...

—Comment ?

—Ils suivaient l'allée qui passe devant le tombeau Kourawieff... Un ruisseau de sang, filtrant sous la porte, avait rougi la neige... Ils ont couru faire leur déclaration, et le commissaire appelé, en toute hâte, est venu.

—Par quel hasard te trouvais-tu si matin au cimetière ?

—Ce n'est point par hasard... Très étonné et très inquiet de n'avoir pas vu Jenny rentrer hier soir, je suis allé dès huit heures au Père-Lachaise...

—Jenny était-elle porteur de papiers importants ?

—Oui.

—Lesquels ?

—Une note que je t'envoyais, et les cent mille francs en billets de banque.

—Qu'est devenue la note déposée par moi, la veille, dans le tabernacle de l'autel ?

—Enlevée comme le reste. J'ai parcouru du regard l'intérieur du tombeau... Le tabernacle était ouvert et vide.

—Mais cet envoyé extraordinaire de Londres dont tu parlais tout à l'heure ?

—Je t'annonçais son arrivée pour la nuit dernière à une heure du matin... Il devait avoir sur lui des notes relatives à la succession d'Armand Dharville, dont nous devenions les maîtres...

—Une succession ? répéta Lartigues.

—Oui.

—Considérable ?

—De douze millions et quelques centaines de mille francs.

—Ah ! diable !

—Joli denier, n'est-ce pas, mon compère ?

—Denier royal ! Et tu n'as point vu cet envoyé ?

—Non.

—Qu'est-il devenu ?

—L'assassin de Jenny Stall s'est peut-être emparé de ce secret-là comme des autres...

—Le crois-tu réellement ?

—C'est, sinon probable, du moins possible...

—Quel peut être ce scélérat ?

—Je me suis mis l'esprit à la torture pour le deviner, mais vainement... je n'ai rien trouvé.

—Jenny ne nous aurait-elle point trahis ?

—L'idée m'en est venue, je l'ai chassée bien vite... Soupçonner Jenny de trahison serait absurde... La pauvre créature arrivée de Londres il y a quinze jours, ne connaissait personne à Paris... D'ailleurs sa mort prouve jusqu'à l'évidence qu'elle a été victime et non complice.

—Ne peut-elle avoir été suivie et épiée depuis Londres ?

—Michel Brémont n'emploie que des gens sûrs... Mais toi-même n'as-tu pas commis quelque imprudence ?

J'affirme hardiment le contraire... Je n'ai des relations avec personne et je passe mes journées à réapprendre la grande ville que je n'avais point habitée depuis vingt-cinq ans et qui n'est guère reconnaissable... Quand j'essaye de me laisser guider par mes souvenirs, je m'égaré dans tous les quartiers... Bref, je réponds de moi. Mais revenons à ce qui nous occupait tout à l'heure... L'envoyé de Londres ?

—Ne peut être soupçonné, car il n'était autre que Cinq-Quatre, Gustave Perrier autrement dit Jonathan Wild.

—Enfin une chose est claire, positive, indiscutable, c'est qu'une surveillance était établie autour de Jenny Stall.

—C'est vrai, et à cela je ne puis rien comprendre...

—Bref, nous sommes menacés... D'un moment à l'autre nous serons sous le coup de recherches actives de la police.

Verdier secoua la tête.

—Rien à craindre de ce côté... dit-il. Impossible de nous deviner... Mais on va chercher l'assassin...

—Et si, quand on le prendra, on trouve sur lui les papiers volés, interrompit Lartigues, nous serons compromis...

—Du moins nous pourrions l'être, mais il me paraît facile d'éviter tout danger...

—Comment ?

—Moi, je suis introuvable... Toi, tu changeras de domicile et de nom... Tu as des passeports en blanc ?

—D'une demi-douzaine de nationalités, oui... Je me ferai Hollandais.

—Et, continua Verdier, au lieu d'habiter un hôtel garni, ce qui est maladroit, tu achèteras ou tu loueras une maison, tu la feras meubler et tu y vivras paisiblement en attendant les ordres de Michel Brémont à qui je vais écrire pour lui raconter ce qui se passe, afin qu'il puisse se tenir sur ses gardes et combiner un nouveau plan, celui qu'il nous adressait ne pouvant désormais servir...

—C'est égal, murmura Lartigues, nous avons trouvé plus malin que nous, nous qui n'avions jamais subi d'échec depuis 25 ans !... C'est humiliant !...

—Bah ! nous prendrons notre revanche.

—Que va-t-on faire du corps de Jenny Stall ?

—Le porter à la Morgue...

—Crois-tu qu'il puisse être reconnu ?

—Comment le serait-il, puisque personne à Paris ne connaissait Jenny ? Ce n'est pas cela qui me préoccupe.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est Gustave Perrier... Il n'est point venu ici... il ne s'est point présenté chez moi en ne te trouvant pas à son arrivée au chemin de fer du Nord où je t'écrivais d'aller l'attendre... Qu'est-il devenu ? L'assassin du Père-Lachaise ne l'a-t-il point frappé, lui aussi ?

—Une telle supposition ! s'écria Lartigues. C'est insensé.

—Beaucoup moins que tu ne le crois... La note volée sur la pauvre Jenny était précise... Elle indiquait l'heure de l'arrivée, le signalement de l'arrivant, et laissait deviner l'importance du secret dont il était porteur... Plus je réfléchis, plus il me semble probable que le meurtrier de Jenny ait guetté et tué Gustave...

—Mais, encore une fois, ce meurtrier, qui serait-il ?

—Un homme terriblement fort, un maître, je te le garantis, et point du tout à son coup d'essai... La police va mettre tous ses limiers en chasse... Il leur donnera du fil à retordre, car son adresse me semble prodigieuse...

—Ah ! si je le tenais, dit d'une voix sourde Lartigues dont les yeux étincelaient sous ses épais sourcils grisonnants, son affaire serait bientôt faite ! ! Je l'étranglerais de mes propres mains !

—Du calme ! répliqua Verdier en souriant. Du calme !

—Est-ce qu'il est possible de rester calme après t'avoir entendu parler de douze millions ?... Douze millions à partager entre cinq... Près de deux millions et demi pour chacun !... C'était notre dernière affaire... Elle nous enrichissait tous et nous permettait de finir tranquillement notre vie, en paix avec le monde entier et n'ayant rien à craindre de la police... Songer à cela et garder son calme, impossible !...

—J'y songe, et je garde le mien... A quoi bon s'emballer, mon cher ? Point d'empirement, point de colere, et soyons sur nos gardes l'œil et l'oreille au guet... Nous ne pouvons agir utilement avant de connaître notre voleur...

—Le connaissons-nous jamais ?

—Nous le connaissons infailliblement...

—Ah ! si je pouvais l'espérer...

—Tu le peux... tu le dois... Le contraire est impossible...

—Comment, cet homme que tu supposes si adroit, se trahirait-il ?

—Il se trahira malgré son adresse, parce que, maître du secret, il voudra s'en servir... à moins qu'il ne se contente des cent mille francs volés au tombeau Kourawieff et qu'il ne brûle les autres papiers... Dans ce cas, il est vrai, nous ne le connaissons point, mais nous n'aurions rien à craindre de lui, et l'affaire des douze millions suivrait son cours naturel. Michel Brémont, quand il saura ce qui vient de ce passer, jugera la situation et donnera des ordres.

En ce moment un bruit de sonnette retentit dans la première pièce de l'appartement.

Les deux hommes tressaillir et échangèrent un rapide coup d'œil.

—Qui peut sonner ? demanda Verdier.

—Le garçon de l'hôtel, peut-être... répondit Lartigues.

—Il faudrait s'en assurer...

—Je vais voir...

Un nouveau coup de sonnette retentit, plus violent que le premier.

—Oh ! oh ! murmura le faux ecclésiastique, on est pressé, à ce qu'il paraît...

En même temps sa main caressait, dans l'ampleur de sa soutane, la crosse d'un revolver.

—Prends garde... ajouta-t-il en voyant Lartigues se diriger vers la porte.

—A quoi ? répondit le vieillard. Je suis méconnaissable depuis 25 ans... D'ailleurs Jules Thermin, sujet belge, n'a rien à craindre de la police française...

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

Celles-ci, du reste, se trouvèrent bientôt considérablement facilitées par le changement de nature du terrain, qui devenait sablonneux en même temps que la végétation perdait beaucoup de sa vigueur. On approchait du golfe de Carpentaria, dont la côte occidentale est constituée, sur presque toute sa longueur, par une immense plage de sable, et les voyageurs ne tardèrent pas à voir, du haut d'une petite éminence, la mer scintiller à l'horizon.

— Dans une heure au plus, nous serons au terme de notre voyage, déclara Julien.

— Et toujours pas le moindre indice ! murmura M. Dalmon d'un ton découragé. Avoir entrepris un tel voyage pour rien.

— Ne désespérons pas encore, répondit l'enseigne, Reynard a fort bien pu attendre, pour atterrir, jusqu'au moment où il a aperçu la mer devant lui.

Cependant les trois quarts de la distance qui séparait encore les voyageurs du rivage furent franchis sans qu'ils eussent découvert rien de nouveau. Julien lui-même, malgré la confiance qu'il affectait de montrer, conservait peu d'espoir et considérait la partie comme perdue, lorsqu'un appel de Flinders fit accourir tout le monde au pied d'un cédrel qui se dressait isolé dans un pli de terrain.

En cet endroit, se voyaient les traces manifestes du passage d'un être humain, d'un homme portant des chaussures à talons ; les empreintes, déjà anciennes et à demi effacées, mais néanmoins très reconnaissables encore, portaient du pied de l'arbre, où elles étaient plus fortement marquées, pour se diriger du côté de la mer.

— Croyez-vous, demanda Julien au détective après avoir examiné le sol, que ces pas soient bien ceux de Reynard ?

— Je ne puis l'affirmer, répondit Flinders, mais il y a bien des probabilités. Les traces de pas commencent au pied du cédrel, et en deça de ce point, on ne voit d'empreinte d'aucune sorte. Il me paraît donc évident que l'homme qui les a laissées est venu ici par la voie des airs. De plus l'homme avait des chaussures, ainsi que vous en pouvez juger vous-même. Ce n'est donc pas un indigène.

— Le *Sirius* aurait donc atterri en cet endroit ? fit M. Dalmon.

— Peut-être ; cependant je n'aperçois aucun indice qui puisse le laisser supposer.

— Reynard serait alors tombé du ballon comme ce malheureux James Well ?

— C'est là, à mon avis, l'explication la plus plausible ; Reynard est tombé du ballon, mais d'une faible hauteur, de sorte que cette chute, amortie du reste par le sable, n'a pas eu pour lui de conséquences graves... Et, poursuivit le détective, j'ajouterai que la chute de notre homme a été sans doute déterminée par la secousse qu'a éprouvée le ballon en venant heurter la cime de cet arbre.

— Ce dernier point, répondit Julien, peut être facilement vérifié.

En disant ces mots, l'enseigne, avec l'agilité d'un marin habitué à grimper dans la mâture d'un navire, monta dans le cédrel, dont en quelques secondes, il eut atteint le sommet.

Là, il constata sur-le-champ que plusieurs branches avaient été brisées, et — détail important — toutes les branches ainsi atteintes se trouvaient situées dans la partie de l'arbre regardant le sud-est, c'est-à-dire le côté de l'horizon d'où avait dû venir *Le Sirius*.

Mais ce qui acheva de dissiper tous les doutes, ce fut un fragment déchiré d'étamine bleue, que Julien

trouva accroché à l'une des branches. Ce morceau d'étoffe provenait certainement du pavillon australien fixé à la nacelle du ballon.

— Votre hypothèse est très probablement exacte, dit Julien à Flinders en descendant de l'arbre : la nacelle du *Sirius* a heurté le cédrel et le choc a surpris Reynard, qui a été précipité à terre ; puis, le ballon, déchargé du poids de son passager, est sans doute remonté dans les airs.

— Et la valise, demanda M. Dalmon, est-elle restée dans la nacelle ? Voilà ce qu'il importerait surtout de savoir.

— Malheureusement, répondit Flinders, nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet... Mais suivons les traces de Reynard, nous apprendrons sans doute quelque chose de nouveau.

Tout le monde se rangea à l'avis du détective, pendant que Geneviève, oubliant toute fatigue, grondait :

— On va donc enfin le prendre, le coquin, le bandit, l'assassin ! Je veux être là pour le voir la première. Ah ! il a voulu me tuer... ça va lui faire plaisir de me retrouver bien portante !

Un quart d'heure environ plus tard, la petite troupe arrivait, en suivant la piste, au bord de la mer.

Là, les empreintes de pas se montraient nombreuses et s'entre-croisaient en tout sens sur le sable. Il était évident que Reynard avait séjourné un certain temps en cet endroit de la plage.

Où était-il allé ensuite.

Sans s'arrêter à former sur ce point de vagues conjectures, M. Dalmon et ses compagnons commencèrent aussitôt des recherches le long du rivage. Elles devaient aboutir beaucoup plus tôt qu'ils ne l'espéraient.

A 500 verges environ vers le sud, s'élevait une petite chaîne de dunes, dont les sommets, quoique peu élevés, dominaient toute cette côte plate et presque rectiligne. Guidé par des traces de pas qui paraissaient plus récentes que les autres, les voyageurs, après quelques tâtonnements, se portèrent dans cette direction.

Ils atteignirent rapidement le pied des dunes, entre lesquelles se creusaient, de distance en distance, des sortes de vallons ou plutôt de ravines, où croisaient un peu d'herbe et quelques arbrisseaux.

La piste qu'ils suivaient conduisait précisément vers l'une de ces ravines, dans laquelle ils pénétrèrent.

Aussitôt un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards.

Devant eux, au milieu des broussailles, un homme était étendu sur le sol, et cet homme était Reynard, mais Reynard tellement changé que Julien, le docteur et M. Dalmon lui-même eurent peine à le reconnaître.

Son visage, aux traits contractés, présentait une teinte terreuse et cadavérique ; ses cheveux et sa barbe étaient devenus presque entièrement blancs ; enfin sa maigreur effrayante lui donnait l'apparence d'un véritable squelette.

Le malheureux ne faisait aucun mouvement ; seuls les yeux grands ouverts, brillants de fièvres, annonçaient que la vie n'avait pas encore tout à fait abandonné ce corps décharné.

Geneviève qui accourait de toute la vitesse de ses vieilles jambes afin de lui arracher les yeux, disait-elle, fut prise elle-même de pitié. Elle se tut et ne gronda pas.

M. Dalmon se baissa vers lui, et, lui touchant l'épaule :

— Reynard ! appela-t-il.

Le moribond tourna lentement la tête vers celui qui l'interpellait, et le fixa de son regard étrange ; mais il resta muet.

— Q'est devenu *Le Sirius* ? demanda M. Dalmon.

Ce nom sembla réveiller les souvenirs du misérable. Il se redressa à demi et, étendant la main dans la direction de l'Océan :

— Là-bas ! articula-t-il d'une voix rauque.

— Et la valise ? continua M. Dalmon.

Raynard recommença son geste.

— Dans la mer ! répondit-il d'une façon à peine intelligible.

Puis il laissa retomber lourdement sa tête sur le sol.

Le docteur essaya de le ranimer en lui administrant un cordial. Mais il était trop tard. L'effort qu'il avait fait pour répondre aux questions de M. Dalmon avait achevé de lépuiser.

Il vécut encore quelques heures, mais sans pouvoir prononcer une parole, et après deux ou trois spasmes, il expira entre les bras du docteur et de la vieille bonne qu'il avait voulu tuer.

Geneviève murmurait :

Le malheureux, le malheureux. Il a été bien puni. Maintenant, que Dieu ait pitié de lui !

XVIII

L'AGONIE

Après avoir acquis la certitude que le fruit de son crime lui échappait, Reynard, comme nous l'avons vu, était tombé sans connaissance sur la plage. Ce fut seulement au bout d'un temps assez long qu'il reprit ses sens.

La nuit était venue, l'obscurité la plus profonde régnait autour de lui.

Il éprouvait une sensation de froid qui le pénétrait jusqu'aux moelles, et dont il ne put d'abord s'expliquer la cause.

Pourtant, au bout de quelques instants, il s'aperçut, en étendant les bras, qu'il était presque complètement environné d'eau.

La mer, en montant, l'avait atteint peu à peu et c'était, sans nul doute, le contact de l'eau qui l'avait ranimé.

En même temps qu'il faisait cette constatation, le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à l'esprit avec une netteté aiguë, et il eut un moment la pensée d'attendre là, couché sur le sable, que les vagues l'eussent recouvert tout entier ; l'instinct de la conservation l'emporta.

Il fit un effort pour se soulever et parvint à se traîner sur le rivage, à l'abri des atteintes du flot.

Il passa une nuit terrible. Ses membres lui semblaient comme brisés, un cercle de fer lui enserrait les tempes qui battaient à se rompre ; par intervalles, des douleurs fulgurantes, sans siège déterminé, mais d'une intensité inouïe, le faisaient sursauter.

Toutefois, la souffrance physique n'était rien à côté des tortures morales qu'il éprouvait.

Au désespoir que lui causait la perte de la fortune si ardemment convoitée, au remords d'avoir commis un crime inutile, s'ajoutait la terreur que lui inspirait le lendemain.

Qu'allait-il devenir sur cette plage déserte, seul et dans l'état où il se trouvait ? En supposant même que sa vigoureuse constitution parvint à triompher promptement de la maladie, ou irait-il ensuite ?

Avant l'événement qui avait amené la ruine de ses espérances, il comptait, une fois à terre gagner le port le plus voisin, où, grâce à son or, il aurait frété un navire pour prendre immédiatement le large.

(A suivre)